

Celui qui n'en était pas un

Roman, 2015

David Ruzicka

« Un transistor ni surchargé ni pollué est éternel »

chatelet16 21/05/2009,19h26

<http://forum.futura-sciences.com/electronique/>

Pour Marc W. éternel soutien

JP éternel soutien

Christophe M. éternel soutien

Et Sylvain M. éternel soutien

La première fois que je me suis vu j'étais en train d'écrire au Grancy. C'était la nouvelle année et de gros flocons traversaient les lampadaires, recouvrant toits et rues et conférant au bistrot peu rempli, parsemé de bougies, une atmosphère lente et savoureuse, où je me sentais protégé, à l'abri des ennemis. Si j'étais rentré là, c'était pour observer les flocons dans la nuit, derrière les grandes vitres du bistrot. Ni l'avenir ni le passé n'avaient beaucoup de consistance. Mon existence suivait la mélodie traînante d'une voix des années folles. Je ne m'aventurais guère au-delà du précipice de chaque instant.

Il avait cru aux autres, celui que j'étais, mais les ans l'avaient érodé, et la répétition de leurs maux et de leurs joies, et la mécanique circulaire de leurs échanges, montant et descendant la même marche des sentiments autour d'un unique rouage, le lassait plus que le parcours aléatoire d'un flocon, que l'harmonie insensée d'un tourbillon de neige dans la rue déserte.

La première fois que je me suis vu, je n'avais plus beaucoup d'espoir.

La deuxième fois que je me suis vu, je regardais les chaussures des gens qui entraient et sortaient du métro. J'avais l'air endormi, dans le reflet, et mon regard hésitait entre leurs chaussures et la mèche molle sur mon front, et je repensais à cette haine brute dans l'œil de mon voisin. J'avais sali son paillason d'un peu de neige. Ils étaient tous en colère contre celui que je suis. Leurs pieds trépignaient autour de moi, impatients à l'idée que je me lève. Certains sortirent à la station suivante, mais d'autres entrèrent pour prendre ma place. Je ne pouvais pas lever la tête, je ne pouvais pas croiser leurs yeux furibonds. Le métro descendait

vers la station d'Ouchy, au bord du lac. La vue de sa surface grise me reposait. Rien ne pouvait commencer, tout devait déjà se terminer. Les gens du métro se perdaient entre eux dans la ville montant dans mon dos, et tandis qu'eux et leurs chaussures disparaissaient dans le vacarme boueux de l'hiver permanent, je contemplais les montagnes inertes de l'autre côté du lac. Elles au moins se taisaient pour toujours.

Lorsque la promenade était épaisse de neige fraîche, je marchais lentement pour écouter le crissement de mes pas. Je me retournais et admirais l'amoncellement des toitures grimant vers la cathédrale, et je pensais à la voix posée d'une femme entendue quelque part, quand j'étais encore moi et que je ne m'étais pas encore vu, dans un tea-room désert en train de parler à son cousin de la beauté de s'habiller chaudement et lentement le matin.

Les autres me détestaient parce que j'étais silencieux et parce que je ne faisais rien, et je le leur rendais bien, parce qu'ils étaient trop bruyants et faisaient des mouvements que je

n'arrivais plus à comprendre. Le spectacle de leurs entrechoquements m'effrayait.

Elle disait que le type avait eu l'air fou en la voyant s'allumer une cigarette à l'intérieur de la discothèque. Il lui avait hurlé dessus que c'est interdit et qu'il allait la jeter dehors. Elle semblait heureuse de raconter cela à son interlocuteur. Je me tenais derrière la porte d'entrée, je l'écoutais. Le soir, la neige avait recommencé à tomber et j'avais décidé de sortir pour avaler quelques flocons. Elle était belle, elle ressemblait à une jeune actrice morte dans un accident de voiture, et en descendant dans les escaliers de l'immeuble j'avais reconnu sa voix. Mon immeuble est situé dans un quartier chic près de la gare mais il est délabré. Les quelques appartements encore habités ont les portes d'entrée qui ferment mal. Ce qu'elle avait à dire était sans importance, il fallait que je l'entende roucouler. Puis l'homme a commencé à parler et j'ai changé

de porte parce qu'il avait utilisé des mots comme « délabrement » et « politique », et elle avait arrêté de rire. Dans l'obscurité de la cage d'escalier je m'immobilisais à chaque palier pour écouter. Non que ce fut dans mes habitudes, mais sa voix rieuse m'avait rendu nostalgique des autres. Une vieille chantait à tue-tête en compagnie de sa radio. Un couple se disputait et une adolescente faisait une crise d'adolescence. La célibataire de cinquante ans regardait un film violent et le volume était poussé tellement fort que dehors j'entendais encore les hurlements de terreur. J'aimais les voix démultipliées et discordantes de mon voisinage, de ce reste d'humanité m'entourant et partageant un immeuble mal isolé, à peine imperméable aux vents, et encore moins aux humeurs. Mais une fois dehors la neige avait cessé de tomber et les rues redevenaient noires et le froid mordait les os. Que restait-il après avoir fait l'amour et après avoir hurlé ? Que savais-je de ces voix autour de moi, envahies par le silence

routinier et l'éloignement des pensées ? Il ne restait rien et je ne savais rien. Je m'en allais dans la nuit en compagnie des chuintements glaciaux de quelques voitures. Le voisin du premier avait installé des néons chez lui, pour faire des économies d'énergie, et son salon illuminait la ruelle jusque tard dans la nuit. La plupart des gens habitant encore le vieux quartier s'éclairaient à l'huile ou aux bougies, et l'éclat blafard des néons sur les façades avoisinantes les irritait tous. Le voisin du premier ne terminait plus ses phrases.

« — Vous avez mis des néons dans votre chambre à coucher ?

— Les écrans ne supportent plus l'huile ! J'ai failli mettre le feu. Je les ai trouvés dans le, dans, le... »

Je ne sais pas s'il se taisait, lui aussi comme les autres, ou si mon esprit les faisait taire. Je l'ai laissé là sur le palier, fixant le paillason dans l'éclat brutal de l'embrasement. Arrivé au quatrième j'ai encore vérifié : il était toujours figé sur son palier.

A une époque lointaine il avait été tout le contraire, parlant tout le temps de rien à une vitesse exagérée, avec l'habitude irritante d'utiliser le dernier mot de mes courtes remarques comme point d'appui pour se lancer dans d'interminables commentaires sur la désagrégation mondiale généralisée. Depuis qu'il ne terminait plus ses phrases, je regrettais ses babillages ; comme ceux des autres peut-être. Ils restaient en suspension au milieu d'une phrase. Un vide trop grand m'habitait, m'entourait désormais, et ce silence d'abord bienvenu se muait jour après jour en un cauchemar de sourd, dans lequel les néons du voisin me rappelaient l'éclat d'une explosion paralysée dans la nuit.

Le train filait entre Lausanne et Paris et j'avais de la peine à voir le paysage effacé par la vitesse.

Je me rappelle que le paysage devenait flou à cette époque, un point appuyait constamment sur mon foie, et je courais, et ils couraient encore plus vite que moi, et tous les vendredis, les samedis, les dimanches, et les autres jours de la semaine s'évanouissaient dans les tourbillons de vitesse. Cette pression sur mon foie était la pression constante de la nécessité d'agir.

Le train fendait le temps et dans le silence ronronnant de l'habitacle je percevais les murmures intérieurs des voyageurs penchés sur leurs gadgets électroniques. Ils ricanaien et soupiraient et s'ennuyaient seuls. Ils avançaient à grande vitesse d'un lieu à une destination, et en silence dans les écrans ils étaient encore ailleurs, que le lieu et leur destination. Ils n'étaient plus nulle part, ils devenaient flous comme le paysage dehors.

Je devais me faire soigner le foie et on m'avait conseillé un chirurgien parisien. Le silence et la vitesse m'ont obligé à aller vomir. Une voix robotique nous annonça une gare perdue dans une campagne glacée et je suis sorti pour abandonner la vitesse, pour laisser fuir loin devant moi ce train de zombies bleutés aux yeux exorbités vers l'intérieur. Quand je repense à ce moment, je me rends compte que j'avais décidé de ralentir et de ramollir. Je n'avais plus peur. Je me tenais dans la neige au milieu d'un champ, derrière moi le train disparaissait dans les arbres décharnés et un nuage de poudre, et je chantonnais au rythme de mes écouteurs, avant de les arracher, avalés par la poudreuse, et j'entendais la voix inlassable de cette femme parlant sans répit, sautant d'une phrase insensée à l'autre pour me raconter dans le vent les détails les plus insignifiants de son existence. Etait-elle ma femme ? J'avais enfoui la tête dans la neige pour oublier. J'ai bien fait de ne pas y aller. Paris a disparu depuis.

Depuis la fenêtre de mon appartement je regarde les flocons tomber sur la rue vide. Parfois je regrette l'anéantissement du bruit, la lente décélération de la vie, et je reste trop longtemps à regarder dans le vide les flocons tomber, comme les autres et leurs phrases suspendues. Je crois entendre des sirènes qui ne viennent jamais. J'ai peur de devenir comme eux.

Dans la garderie de la gare les femmes allaient et venaient autour des enfants hurlant. Certaines portaient des écouteurs, d'autres hurlaient aussi, et elles s'affairaient autour des

gamins, gesticulant et trébuchant sur les jouets. Elles avaient abandonné l'idée de les calmer ; d'ailleurs elles-mêmes participaient à la frénésie générale, plongées dans l'état de panique permanente.

Je gardais mon arme contre moi en les observant rebondir d'un bout à l'autre de la petite pièce située sous les quais, coincée entre un bureau de tabac crasseux et une agence de voyage en faillite, dans l'éclairage électrique provisoire et l'odeur de la cigarette, où tour à tour les mères et les pères affairés jetaient leurs mômes et s'enfuyaient.

J'étais jeune et je croyais bien faire.

Une nostalgie un peu fade s'empare de moi désormais au souvenir de toutes les illusions que j'entretenais à l'époque sur le rétablissement de l'ordre et du calme. Je croyais qu'en vieillissant les choses se simplifieraient et que l'avenir me gardait au chaud des surprises magnifiques. Je croyais aux grattements paisibles de la plume de mon père dans son

journal intime, alors que nous nous endormions dans le halo vibrant de la bougie, la photo de ma mère et moi.

Agrippant mon arme, je me remémorais souvent ce lent grattement des circonvolutions des lettres, fermant les yeux devant les bousculades qui me cernaient, et je m'imaginai que des phrases lentes et sages finiraient par prendre le dessus sur les hurlements des enfants, des nourrissons abandonnés et des parents effarés, sur le chaos de la foule trempe derrière les vitrines. On ne me payait pas pour fermer les yeux et on me renvoyait régulièrement. Plus tard j'ai remis la main sur les carnets de mon père et je n'avais plus de larmes, plus assez de larmes en lisant ses éjaculations de haines, ses diatribes ressassées dans le vide de la page et de la nuit, inutilement lancées contre tous, contre le monde, les voisins, les gens de la rue d'à-côté, et même moi ou ma mère parfois.

C'est étrange parce qu'avec l'âge beaucoup de choses se sont simplifiées en effet, mais non comme un aplanissement

soulagé, plutôt comme une brume montant et cachant le borbier des souvenirs, où ne surnagent que les pics acérés de désirs et de rêves inassouvis, qui me font mal au dos et lancent mon genou.

Bien sûr, au souvenir des simples bousculades de la garderie se superpose immédiatement le moment où je me jetais dans la pièce sombre et puante, les pieds et les mains gelés, agrippé à la crosse, hurlant aux nourrices de reprendre les armes des enfants sinon je serai obligé de les tuer aussi.

Empoisonnés, certains agonisaient déjà. La brillance terrifiée du regard de l'enfant, alors qu'il soulevait lentement le duvet avec le canon de son arme pointé sur moi. L'éclat lustré et noir sous le duvet, dans la pluie de sang et de bombes.

Je descendais en direction du lac, entre les arbres chargés de neige. Je les voyais qui s'enfuyaient sur les autoroutes longeant les rives ; à un point surélevé je pouvais admirer la plaine glacée jusqu'au Jura, et de nombreuses files de voitures chargées de meubles se succédaient. Dans les nuages noirs des alcools frelatés qu'elles consommaient j'apercevais les foules marchant à leurs côtés comme des animaux fatigués. Toutes les autoroutes étaient bouchées. Si mon souvenir est juste à cette époque ils fuyaient les prémices de cette forme particulière de virus, effaçant la mémoire, qui s'est ensuite propagée, changeant ceux sur le point de mourir de froid en êtres hagards comme mon voisin.

J'étais satisfait de voir les rues de Lausanne se vider petit à petit, moi qui détestais les foules et me promenais le long des rives encombrées de blocs de glace crissant les uns contre les autres dans la boue de branches et d'algues mortes. Le silence m'aidait à me concentrer.

Les liens ténus qui m'avaient attaché aux autres de mon espèce s'étiolaient jour après jour.

Je nous avais toujours considéré telles des particules solitaires figées dans la maille d'un réseau incompressible, dont les seuls scintillements étaient ceux du sexe et de la nécessité, mais depuis les exodes et les disparitions, depuis qu'ils se taisaient subitement et sans raison comme désactivés par un processus interne en fin de vie, mon appartenance à la société avait été mystérieusement ravivée.

Des visages me manquaient, flottant dans la brume glaciale durant mes marches, me souriant comme si j'avais été important pour eux mais qu'ils ne s'en rendaient compte que trop tard.

Des jeunes se tenaient inertes devant un cygne à l'agonie, une patte emprisonnée dans la glace. Ils l'observaient en train de se débattre dans la boue. J'avais l'habitude d'endosser l'attitude d'aventurier des grands chemins lorsque je croisais des groupes de jeunes, même si c'était ridicule car si l'un

d'eux m'avait adressé la parole je lui aurais servi un sourire affable, j'aurais montré une soumission gentille non dénuée de nervosité. J'étais à ce point lamentable, en ce temps de chaos.

Mais ils ne prirent même la peine de me jauger. Dans un mouvement d'ensemble presque naturel ils se détachèrent du cygne pour former un demi-cercle autour de moi. L'un d'eux tituba, ivre, et me donna un coup violent à l'épaule, qui déclencha un ricanement général et les lança tous sur moi. J'aurais voulu parlementé mais je n'eus même pas le temps de retirer mes écouteurs et une fois à terre un coup de talon en plein visage me brisa le nez, et l'un d'eux me démontra l'épaule en me tordant le bras dans le dos, pour m'empêcher de me mettre en boule, et ils me frappèrent ainsi sans répit. Je crois que j'hurlais et qu'ils riaient. Je revois leurs visages enfoncés dans les capuches, affamés, blêmes, hilares. Une fille riait en pointant du doigt ma lèvre éclatée et en tirant

dessus pour faire gicler le sang. Mais je n'entendais qu'une sonate joyeuse de Beethoven. Ils se lassèrent de moi.

Je me suis traîné vers le rivage sur un bras, pour ne pas mourir de froid et rincer le sang, et je suis resté sur le dos, détaillant les branches décharnées sur le fond blanc du ciel, à côtés des tressautements d'agonie du cygne. J'en étais à un opéra de Vivaldi. J'ai mangé des flocons.

Plus tard en me redressant je l'aperçus derrière des branchages. Elle s'enfuit en coupant par le parc enneigé, ses cheveux blonds volant derrière elle. Les traces solitaires qu'elle y laissa. Je suis tombé à genoux et j'ai pleuré dans ses traces.

Encore plus tard je me suis senti idiot. J'ai réussi à rentrer en me tenant l'épaule et en pensant à elle.

La manifestation avait commencé devant la cathédrale, le cortège bifurquait vers le pont Bessières en direction de la rue de Bourg. Certains magasins n'avaient pas fermé, ou avaient résisté aux coups de massue. Les dernières richesses derrière les vitres blindées des bijouteries et des boutiques de luxe incarnaient pour les militants écologistes la décrépitude de la société. Ils balancèrent de la peinture blanche sur les vitrines des agences de voyage et sur l'emporium des gadgets électroniques fabriqués en Chine. La peinture s'écoulait entre les pavés, se mélangeait à la boue et à la neige, formait une pâte laiteuse sur laquelle, la ruelle une fois vidée du cortège de casseurs, quelques enfants glisseraient. A l'arrière de la foule je repérai le voisin qui avait installé des néons chez lui. Il se tenait inerte devant une bijouterie défoncée, de cette même inertie qui le saisissait parfois au milieu d'une phrase. Quand je croisais des soldats de l'écologie, qui ne brandissaient plus de pancartes ni ne se fatiguaient plus avec

des slogans, mais qui brisaient, maculaient, frappaient, quand je croisais leurs yeux chargés de haine contre l'humanité, contre l'histoire, contre l'avenir, contre moi et en définitive contre eux-mêmes, je manquais tituber sous l'angoisse et le désespoir.

Pourtant, en m'approchant de mon voisin figé, je perçus les contours d'un mal plus terrible encore, dont l'essence demeurait au-delà, bien au-delà, de toute lutte, de toute revendication envisageable. Sa paralysie me rappela celle des jeunes autour du cygne, la même expression terne, la même façon d'être mort, mais de respirer encore. Il ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit. Et il me fixa comme si c'était de ma faute.

Je le laissai là, m'enfuyant avec la certitude qu'il avait été sur le point de me frapper, et son regard béat, haineux et vide, planté en moi.

Pour la première fois je devinais un rapport trouble entre leurs absences et la rage qu'ils cachaient. Le virus n'étant

qu'un prétexte, une mascarade, essentiellement ils se vidaient de quelque chose d'humain et cet espace noir en eux était le désir d'en finir avec tout, de tuer, d'avaler la terre et de s'avaler soi-même.

Leurs regards ricochent sur moi, ils ne me voient pas vraiment. Ils s'intéressent parfois à moi parce que je viens par hasard remplir une satisfaction particulière en eux. Comme de leur rendre la monnaie.

Je ne remets pas en cause leur existence objective. Mais si leur existence se limite à un passage fugace, s'ils traversent la périphérie de ma vision et disparaissent dans le bourdonnement flou des flocons, ils n'existent pas vraiment.

Je suis pour eux tout au plus une ombre et eux sont aussi des ombres pour moi.

J'attribuais mon don de survie au fait de ne laisser aucune trace, même fantomatique, dans leurs souvenirs, de m'écouler entre eux comme le brouillard.

Un pèlerin m'avait raconté une fois qu'il s'était senti ainsi en passant dans les villages, en traversant ces monticules de pensées il perturbait un instant leur attention, ensuite leurs actions se poursuivaient, les ciseaux recommençaient à battre, les journaux à se froisser et les pensées à papillonner, dans l'indifférence la plus magnanime. Au début il s'était effrayé de ce vide fondamental accroché à son chemin, puis il avait été rassuré, parce qu'il n'y avait vraiment que ce vide qui comptait, qui lui tenait chaud, son ombre qui l'accompagnait, et la nuit se fondait à l'univers étoilé, l'invitant à mourir encore une fois, le temps d'un rêve. Il était le marcheur et il n'avait plus besoin d'âme.

Je repensais à lui si loin, si loin maintenant, parfois il remplissait tout mon champ de vision, bien plus que les gens encapuchonnés, et je me rappelais que moi aussi j'étais un pèlerin. Les autres s'effaçaient tour à tour comme les traces dans la neige, ils m'oubliaient parce que je les oubliais.

La nuit je faisais attention de ne pas laisser la lampe à huile allumée. Des casseurs auraient pu me repérer depuis la rue. J'avais aussi installé un store qui obscurcissait totalement ma chambre mais je l'utilisais rarement car l'idée de ne pas voir le jour poindre m'angoissait. J'avais de la chance, un lampadaire encore en état de marche nimbait ma chambre de lumière orangée.

J'observais en contrebas les rares ombres trotter dans la neige et au fond de la rue la colline de Montriond, ombre massive de laquelle jaillissaient des cris horribles.

Dans ces moments, l'idée que j'aurais pu mourir d'une nuit à l'autre me rassurait, et c'est dans un calme surréal que dansaient sur les murs de mon appartement vide les ombres

des flocons, des myriades de chemins et de possibilités
illusoires sur une plage infinie, et je me remémorais le visage
paisible et souriant de mon ami pèlerin qui s'en allait pour la
dernière fois, au bord du lac gelé. En quête d'autre chose.
Avait-il trouvé là-bas? J'en doute. Il n'y avait plus rien à
trouver nulle part.

Une nuit, étonnamment, à son visage vint se superposer celui
de la jeune fille qui m'avait observé depuis les buissons au
bord du lac.

J'ai rêvé d'une brioche. Après l'avoir engloutie un
tremblement de terre avait vidé le lac, le transformant en un
cratère putride dans lequel Lausanne plongeait. Les
hurlements des gens qui s'accrochaient aux portes et aux
lampadaires, gesticulant dans le vide comme des petites

marionnettes désarticulées, les pans entiers de la ville qui se levaient pour s'enfoncer dans la boue, pour étouffer tous ces petits singes bruyants, m'accompagnèrent au réveil alors que je repensais à la douceur de la brioche dans ma bouche, un peu comme si j'avais avalé le monde, j'aurais étouffé ses brouhahas dans un acte d'onctuosité suprême. J'en eus l'eau à la bouche.

Elle survivait au-dessus du dernier troquet sous la gare, à l'emplacement du Royal Savoy, un hôtel de luxe désaffecté. Elle avait l'habitude de plonger dans le café le pain rassis qu'ils lui servaient et s'en délectait autant que devant une brioche.

Mon rêve me l'avait remémorée. Des visages surgissaient de la déconstruction du monde et me rappelaient qu'il y avait peut-être quelque chose au-delà des décombres, après la neige. Mais je ne me souvenais d'aucun prénom et ces trous noirs me mitraillaient à nouveau.

Certains jours où on avait l'impression que les feuilles repousseraient, je m'aventurais jusqu'à l'hôtel. Elle pesait quarante kilos et souriait tranquillement devant son café. Des cigarettes tremblaient l'une après l'autre entre ses doigts effilochés et on savait qu'elle avait été belle, ce qui rendait son sourire encore plus triste. Au milieu du vaste hall parsemé de tapis du Cachemire spongieux, j'avais envie de l'enlacer, de danser un dernier tango. Des traces de piqûres couvraient ses avant-bras. Elle avait succombé au désespoir, comme les autres. Elle pensait que je n'étais pas comme les autres, elle me voyait comme l'espoir d'une nouvelle ère, puis souriait avec un sourire qui ressemblait à un tic nerveux, sans explication.

Dans sa piaule, elle collectionnait d'anciens magazines encore en papier glacé, que les vastes greniers de l'hôtel avaient protégé des feux de rue. Observant l'avenue de Courventeuse depuis son nuage de fumée elle répétait : « Si c'est comme ça ici, imagine ce que c'est là-bas ! »

Après Paris, elle s'était réfugiée à Lausanne durant la débâcle, s'y installant à coup de monstrueux pots-de-vin, et elle pestait lorsque les longues BMW noires filaient dans les rues mortes, tels des souvenirs qu'elle aurait aimé oublier plus vite, mais qui petit à petit la rattrapaient jusqu'en Suisse. Puis elle me faisait lire des articles qu'elle avait écrits dans les journaux de l'époque.

J'aimais les lui lire, j'y retrouvais un peu de la profusion et de la vivacité bigarrée du temps où ils criaient tous ensemble dans une sorte de bonne humeur générale, propulsée par une concurrence enfantine.

Elle pleurait lorsque l'article évoquait des bouchons réguliers dans une avenue en travaux à Paris. Elle s'endormait sous la couverture rêche, assise devant la fenêtre, et les silhouettes des flocons lui picoraient le visage, s'écoulaient sur les carreaux et sur son visage tel des larmes. Une fois, je suis tombé sur une photo d'elle dans un magazine. Dans sa robe noire échancrée et son sourire éclatant sous les projecteurs,

ses dents, ses lèvres, ses yeux brillaient, elle semblait si jeune, si fraîche, si infiniment jeune et fraîche. Loin les temps de l'innocence. Ils sont si loin. Que de joies immatures désormais révolues.

Il n'existe pas de plus tendres pensées que celles me rappelant la joie et la spontanéité des enfants. Mais leur rareté les avait malheureusement changés en une espèce vorace, prête à tout pour survivre aux mâles adultes qui au mieux les ignoraient, au pire les pourchassaient dans je ne sais quels innommables objectifs. Les enfants de mon voisinage s'en étaient déjà pris aux vieux, ils les dépouillaient et les tabassaient. Les plus jeunes, âgés de trois ou quatre ans au plus, épiaient les allées et venues des vieux depuis l'intérieur

de carcasses de voitures ensevelies, et signalaient par de courts jappements d'hyènes leur approche aux ados. Ils attaquaient avec des boules de neige glacées, bleues à force d'être polies comme de la pierre. Certains petits développaient des canines étonnamment pointues, sans doute à force de manger de la viande crue.

Aujourd'hui, ou était-ce hier, je ne sais pas, aujourd'hui je me suis coupé en me rasant et j'ai découvert le cadavre d'un chat dans la cage d'escalier. Le vent avait monté la neige contre la porte de l'immeuble dans l'avenue Floréal et il me fut difficile de sortir. En m'enfonçant je reçus une boule de neige glacée en pleine figure et des rires comme des hennissements rebondirent sur les façades s'évanouissant dans la brume.

Sonné, tenant le chat par la queue, je vacillai.

Une barre en métal rebondissait avec régularité sur une palissade, le son creux se rapprochait en même temps que leurs cris, d'autres boules de neige me frôlèrent.

Ils voulaient le chat.

Sans doute étaient-ils prêts à me suivre à l'intérieur de l'immeuble. Les ados rentraient rarement dans les immeubles, trop de pièges leur avaient été tendus par les mâles adultes dans l'obscurité vermoulue des corridors, mais ici le cadavre du chat les attirait.

Je l'ai balancé dans leur direction et me suis précipité à l'intérieur, remontant l'escalier quatre à quatre je les entendais japper leur victoire facile et se disputer déjà le butin. Leur sauvagerie n'avait d'égal que le froid squelettique qui régnait dans ma chambre.

Du givre se formait à l'intérieur des carreaux. J'avais peur que ma joue coupée ne s'infecte.

J'avais toujours pensé être au centre du monde, prolongement candide dans le monde des adultes qui avec les années s'était changé en la certitude d'être le sujet de l'attention continue des autres, dont je me méfiais instinctivement. Sans doute que cet instinct m'avait permis de survivre.

L'autre jour en regardant un film ma méfiance naturelle à leur égard m'a choqué. Le président demanda à sa secrétaire de regrouper tout le personnel dans son bureau. Il leur fit un discours simple et émouvant, sans aucune ambiguïté ni manipulation cachée. Il leur donna envie de continuer à se battre pour lui, il leur demanda de rester et de donner le meilleur d'eux-mêmes tout comme il leur promit de donner le meilleur de lui-même. Je compris alors qu'il ne faisait pas ce discours dans un esprit d'intrigue et que son assurance et son calme n'étaient pas issus d'une confiance en lui-même mais d'une confiance absolue aux autres. Il les regardait tous avec amour, il les regardait comme des confidents et des intimes et sans arrière-pensée. Il puisait son assurance dans leurs yeux et dans l'amour qu'il leur portait.

Je me tenais à l'autre extrémité. Mais j'avais eu raison. Le monde s'était tourné vers moi car il me ressemblait. La race des hommes politiques avait perdu.

J'étais cet inconnu dans la foule effrayé par chaque être,
j'étais cerné par le mal et j'essayais, je voulais faire de mon
mieux, de leur faire confiance, de les aimer sans les
connaître, de réussir à échanger enfin un regard qui dure.
La boule de neige avait laissé une trace rousse qui se
transformait en ecchymose. J'avais beau essayé, mais la
réalité me giflait, me projetait tel un pantin contre les murs de
ma prison, ne me laissant d'autre choix que de me sentir
unique dans la nuit crissant sous mes pas et de les détester
tous.

Dans la pénombre angoissante de la chambre je me
recroquevillai sous les couvertures dures comme du carton et
considèrai, impassible, la possibilité de me nourrir de chair
humaine ; de gamins.

Il ouvrit et les néons de son appartement illuminèrent violemment le palier. Il écoutait à sa porte, attendant que je passe. Le voisin dont je ne me rappelais plus le nom me parla d'abord d'un reste de pâtes qui me fit saliver. Il regardait toujours mes pieds. Je ne sais pour quelle raison il me faisait parfois confiance et toujours en me regardant les pieds il commença à me parler d'électricité, de courant alternatif enfoui au fond de la cave. Tout à coup, dans le flux incohérent de ses lèvres se tordant pour régurgiter toutes sortes d'idées techniques et amères, je crus comprendre l'expression « fibre optique ».

Seule l'image de la fibre optique, l'idée du fil parfaitement rectiligne parcouru d'influx luminescents vibrant dans la nuit permanente du sous-sol, parvint à me faire oublier les gargouillements hystériques de mon estomac.

Parfois j'ai conscience de choses secrètes ; je sais qu'elles vont arriver mais je ne fais rien pour les en empêcher ; je ne peux rien faire. Et elles arrivent.

Dans la paume de sa main scintilla une clé.

Il me confia qu'il y rangeait aussi ses réserves de néons, et l'allusion aux lampes le rendit nerveux, l'amena à mentionner la nuit régnant à la cave. Il insista sur la nuit permanente, totale, incompressible, sur la nuit qui ne laissait plus entrer même les sons ou les animaux, dans la cave.

« — Et la fibre ? tentai-je de le relancer.

Il voulut continuer mais sa voix s'éteignit sur un dernier mot :
— ...déconnectée. »

Il est resté figé sur le palier les yeux vides, sa main pétrifiée en l'air, bouche ouverte sur un son rauque, la clé entre le pouce et l'index, et d'une seconde à l'autre il pouvait devenir violent, enragé comme les autres, alors j'ai saisi la clé et dans un élan complètement irrationnel, attisé par l'odeur des pâtes, je suis entré chez lui.

J'ai été projeté dans une autre époque : les murs étaient recouverts d'affiches de cinéma. Une époque où je croyais que les stars de cinéma existaient vraiment, où elles me révélaient d'autres dimensions inatteignables. Ici leurs visages colorés sur le papier couché m'ont rappelé une vie où la magie avait encore cours, une vie cachée derrière l'écran blanc des jours.

Une fois, j'avais fait exploser une bombe dans un bistrot où sur les chaises étaient gravés des noms de stars, pour faire comme si elles s'étaient assises là et qu'elles avaient commandé un café ou demandé à la serveuse qui avait le teint pâle, des cernes et les bras mince, et dont je ne me rappelais plus le nom, de leur servir aussi un sourire.

Le soir je l'observais quand elle se préparait pour partir, elle prenait longtemps pour attacher un châle éculé et enfiler un pardessus gris. Des mâles en rut, ivres et bestiaux et parfois beaux, l'observaient aussi de haut en bas et parfois elle en

prenait un qui insistait assez et ils disparaissaient dans la nuit froide comme si elle avait porté le nom d'une star.

J'ai fait exploser tout cela, plus tard, mais le son de l'explosion a été assourdi par la tempête et quelques heures plus tard il ne restait plus que des gravas fumant ensevelis sous la neige. Les gens amorphes et vides passaient devant le trou béant dans l'immeuble, ils oublièrent l'existence du bistrot en quelques jours, tombé dans le trou béant de leur mémoire, ils ramassèrent quelques débris vaguement utiles. Les stars étaient mortes, dès lors que plus personne ne pouvait croire qu'elles existaient vraiment, artefacts tridimensionnels entrelacés dans les pixels, symboles déchus d'anciens fastes. Pas plus vraies que la serveuse pure, peut-être morte, peut-être vivante, état humain harnaché d'incertitudes.

Au salon, un film que je ne reconnus pas était projeté sur un mur nu, immobilisé dans un arrêt sur image. Une femme dévoilait ses épaules emballées dans un drap au soleil

couchant. Cette vision m'a suffi pour détenir la vérité absolue un instant. J'ai compris qu'on commence à jouer un jeu, comme des acteurs, et on entend la mélodie, et on prend l'habitude et les autres aussi, et que cela plaise ou non finalement on en fait la vie.

J'avais sans doute pensé tout haut car le voisin me répondit :

« — Je savais que vous aviez été ingénieur. Vous n'avez jamais levé les yeux sur moi et vous ne m'avez jamais adressé un mot... Je vous respecte beaucoup. »

Une immonde et indescriptible logorrhée a jailli alors de sa bouche :

« Et moi vous savez ce que j'ai fait ? Je réparais les distributeurs de cigarettes, comme dans ce bistrot avec la serveuse aux bras minces et aux cernes. J'allais d'un café à l'autre, je regardais dans les entrailles de la machine à fumer, j'entendais les gens rire dans mon dos et les hommes d'affaire qui faisaient tinter leurs verres et tout scintillait alors que je dévissais et ajoutais du tabac. C'était grâce à moi

qu'ils se faisaient la bise, se souriaient, si détendus, c'était grâce à moi qu'ils mouraient un peu plus tôt pour ne pas avoir à supporter les visions de la Chute. Vous trouvez aussi que nous devons avoir un sens dans la vie, et je ne parle pas d'être seulement des reproducteurs, qu'il nous faut à tous un chemin bien tracé?

— A qui ?

— A tous !

Je n'arrivais pas à concevoir le sens du mot « tous ». C'était un mot trop illusoire.

— Je suppose que c'est pour cela que vous me donnez cette clé ? Vous avez *tous* besoin de moi ? »

Même les enfants, sérieux, acharnés, apprennent très vite à lire, ils voient, et à jouer la comédie, comme si les stars existaient, les enfants ont ce sourire entendu, espiègle, de ceux qui savent très bien. Le même sourire s'est dessiné sur le visage de mon voisin observant maintenant la femme figée

au soleil sur l'écran, pour l'éternité. Il est resté à nouveau paralysé, comme elle.

Une porte a claqué et tout a été soudain trop bruyant et je me suis enfui.

Avec la clé entre mes mains mon sommeil ne s'améliorait pas. Je me réveillais rarement.

Le vent soufflait, le vent du matin je crois, il faisait trembler les volets et tousser un voisin quelque part, au fond d'un couloir du grenier ; le vent se pressait contre les carreaux maigrelets, le voisin toussait une crasse glaireuse, un son épais, il ne s'en débarrassait plus et le vent n'oubliait pas, transportant sa respiration rauque et sifflante dans tous les interstices de l'immeuble.

Mon sommeil n'était pas difficile. Une fois recroquevillé sous les cartons et les couvertures j'aurais pu ne jamais me réveiller. Et d'ailleurs parfois que je ne me réveillais plus. La pression continue du vent sur la façade, la lueur bleutée de la neige et le froid ne marquaient aucun répit, progressivement ensevelissaient le temps d'éveil, aplanissaient les jours, les étalant sur les nuits telles des congères lumineuses. Seule à marquer le temps, la lueur orangée des lampadaires. J'avais peur d'arriver au même point que les autres, de me taire au milieu d'une phrase et de rester là, les yeux rougis par le froid et enragé, inutile, pétrifié, déconnecté. J'avais peur de lentement m'effacer du monde, me retirant comme un vague à l'âme gelé dans le temps.

Le café m'aidait beaucoup. Son odeur suffisait à me rendre plus joyeux. Les néons bourdonnaient au-dessus des étals vides du supermarché. J'avais l'idée d'avaler quelque chose de chaud mais sous la lumière abrutissante les légumes étaient en plastique. Parmi les conserves éparses qui

survivaient encore, criardes, régnait la jubilation sordide du désespoir secret des multinationales qui s'éteignaient. L'équation était relativement simple. Aucun client, aucun achat, aucun achat, exit les multinationales. Seule la drogue odorante du café regorgeant dans ses rayons planait entre les allées vides. La caissière, mastodonte de peau gélatineuse répandue derrière le tapis roulant, croulant sous les publicités désuètes, se liquéfiait, verdâtre. Elle mâchouillait un bout de carton qui se décomposait sur sa langue. De sa minuscule bouche ensevelie sous les replis de graisse, elle me demanda si j'avais une carte, mais je ne parvins pas à comprendre les borborygmes qui suivirent. Puis elle se tut brutalement, monument d'apathie figé à côté de rouleaux de papier toilette qui subsistaient dans un coin. Encore une fois je n'avais pas dû payer.

Le supermarché désert me faisait penser à une morgue. La caissière tressauta et le jambon mort qui lui servait de bras frappa le tapis roulant qui se mit aussitôt à vibrer, emportant

diverses publicités. Quelque chose d'essentiel s'était produit, que je n'ai pas compris.

Avant qu'elle ne devienne hystérique j'étais déjà loin dans le blizzard. J'ai entendu un hurlement tordu qui ne pouvait pas s'arrêter, elle aurait voulu me mordre comme le froid, me mâchouiller comme le bout de carton dans sa gueule, mais mes traces étaient déjà effacées par la neige.

Je faisais bouillir de la glace et les graines émulsifiées fondaient en diffusant leur aura brune. Le givre obscurcissait les carreaux, se propageant comme une peau artificielle. Le café fondait et c'était un tel plaisir de voir une substance fondre. Son odeur seule me maintiendrait éveillé au moins une heure.

Ne pas dormir devenait un véritable problème. Je supputais qu'ils avaient tous ce problème, mais je n'osais pas leur demander. A en juger par les rues désertes je m'imaginai qu'ils s'endormaient tous lentement, abasourdis par le froid ou étouffés par la neige, et pour toujours. D'ailleurs j'avais

remarqué des odeurs devant certains paliers, comme une odeur de choux rance, étrange. En ce sens le café ne me tenait pas éveillé : il me tenait en vie.

Les autres parlaient pour les montagnes.

La clé que le voisin m'avait confiée ressemblait à une clé que j'avais déjà et qui ouvrait l'un des nombreux locaux techniques situés à la cave. Il s'imaginait sans doute que mon passé d'ingénieur m'autorisait à y farfouiller. La mention qu'il avait faite de la fibre optique provoqua chez moi de longs frissons, que je ne pus attribuer à une surdose de café. La tablette électronique enfermée dans le tiroir recommençait à briller de temps en temps.

Il y avait là-bas quelque chose de nouveau, de, souterrain, qui rampait de l'extérieur vers l'intérieur de l'immeuble et qui parfois la nuit, ou était-ce le jour ?, provoquait de bizarres craquements à l'intérieur des murs. Je déteste faire plusieurs choses à la fois et malgré le café me battant dans les tempes je me suis recroquevillé contre le radiateur tiède. Le parquet en chêne massif, poussiéreux et souillé, était fendu à plusieurs endroits et craquait au moindre pas. Personne n'aurait pu rentrer à l'improviste et me surprendre.

Je m'imaginai des chaumières collées les unes contre les autres, une épaisse couche de neige sur leurs toits et les petites pépites dorées des fenêtres dans la fin de journée bleutée, et les cris de joie des enfants que nous étions, à bâtir des igloos près de la rivière, et je m'imaginai un frémissement parcourir les cimes des sapins, la cloche de l'église sur la colline qui se met à sonner, et je m'imaginai par-dessus les bois dans la direction de Genève se dessiner dans les nuages bleuis par le froid, un immense champignon

nucléaire sur fond de coucher de soleil derrière le Jura. Le souffle nous rejoindrait en quelques minutes, qui amènerait la nuit, et les flammes. Mais était-ce seulement mon imagination ou au contraire un souvenir ?

Les coups avaient repris, intensifiés dans le radiateur, en provenance de la cave. Je ne voulais plus dormir et repris un café noir et épais qui me rappela les cheveux de ma mère. Ou était-ce les cheveux d'une actrice ? Ou d'une femme que j'avais aimée ? Ma mémoire fait des bons saugrenus.

J'avais une table en bois de cerisier récupérée des quartiers riches des Mousquines du temps où il pleuvait. Là-bas ils sont peut-être tous morts dans leurs canapés néoclassiques, sous les fioritures Art Nouveau de leurs villas. Un vieil homme ivre, vêtu de cachemire et de coton, m'avait permis de rentrer dans son jardin électrifié, où il avait entassé tous les meubles pour un immense et dernier feu de démente, et j'avais traîné la table jusqu'à la rue pour la sauver, alors qu'il arrosait tout d'alcool et s'en versait à gorge déployée. Assis

sur le trottoir à côté de moi, les reflets délirants de la fournaise éclaboussant son visage et ses petites lunettes, il m'avait pris par les épaules et raconté sa famille. Ils étaient partis à la montagne pour fuir le chaos et dans la précipitation ils avaient assis leur fils de trois ans sans l'attacher. Dans le tunnel entre Yverdon et Payerne l'éclairage cessa et la nuit surprit certains conducteurs qui heurtèrent les murs et des gerbes d'étincelles l'aveuglèrent tandis que des gens hurlaient en essayant de s'extraire des carlingues en feu. Il les contournait prudemment lorsque les néons clignotèrent et se rallumèrent, révélant des cuisses sectionnées sous l'entassement des voitures, des membres secoués de spasmes, le sang qui giclait par jets sur l'asphalte et le béton. Son fils comprenait exactement tout ce qu'il voyait et il se redressa pour mieux voir une fillette de son âge qui se rapprocha d'eux et les supplia de s'arrêter. Le regard de son fils qui croisa le sien dans le rétroviseur. Mais il accéléra, et accéléra et accéléra encore. Sa femme sanglotait, dans le rétroviseur le

visage surpris de son fils apparaissait et disparaissait, happé et rejeté par l'obscurité clignotante. Il accéléra encore les mains agrippées au volant et la mâchoire soudée et ne comprit pas tout de suite pourquoi la portière s'ouvrit. L'image de la ceinture détachée de son fils lui vrilla la tête, il croisa le regard médusé de sa femme et la voiture fit une embardée. A pleine vitesse, trop jeune pour comprendre qu'on ne pouvait pas faire ça, « non on ne peut pas faire ça » répéta-t-il le regard fixé sur la fournaise de ses meubles, son fils sortit pour aller aider la petite fillette. Le choc sourd du corps de l'enfant aspiré par la route, dans le rétroviseur son corps qui rebondissait au milieu du tunnel comme une marionnette démembrée et plus loin en arrière les explosions des véhicules en feu, la portière qui tait soudain le vent en claquant, et dans le silence de l'habitacle, une fraction de seconde avant de freiner, le regard de sa femme, la certitude affolante, horrible, de la mort de leur fils. J'avais saisi la

bouteille d'alcool des mains du vieux mais quand je m'étais réveillé sur le trottoir il avait disparu.

Avais-je tout inventé ? Malgré l'odeur de viande calcinée qui planait sur le jardin, ou peut-être son histoire était-elle la mienne ?

J'avais ajouté un pied à la table en cerisier et dans son tiroir j'avais glissé ma tablette en souhaitant l'y oublier. Cette chose qu'il ne fallait plus que je touche mais dont la clé chaude au creux de ma main ravivait le souvenir. L'espoir d'une autre possibilité.

Dans le café de Grancy sous la gare les grandes vitres étaient désormais embuées et la fumée remplissait l'unique pièce autant que les rires gras, que les grosses bottes ramenant la

neige et que l'humidité permanente du parterre en béton. Il y régnait un air de tout est provisoire et va d'une minute à l'autre être remballé dans des camions portant des plaques bulgares. Bien qu'ils n'en servissent jamais, j'y retournais uniquement à cause de l'odeur de la choucroute qui me rappelait ma mère.

Je me réfugiais dans les coins sombres, où l'éclairage des néons n'arrivait pas, ni les flaques d'eau ou les tremblotements des bougies, et là dans mon coin je pouvais les observer dans leurs beuveries de porcs à l'alcool frelaté. Dans une autre vie, j'avais été moine. On me servait un café épais qui puait la transpiration, gras comme du bouillon. Ils riaient de tout et parlaient fort. Les animaux rêvent aussi. Ils ne me voyaient pas ; d'aussi loin que je me souviens personne ne me voit. J'ai été l'amoureux transit qui baissait toujours les yeux. J'excelsais à passer inaperçu, accélérant le pas, baissant la tête, ou mieux encore, je faisais comme si je n'étais pas là moi-même, préoccupé par toute autre chose,

peut-être une formule magique qui m'aurait libéré de la condition humaine. Les femmes avaient piétiné mon ombre, trop préoccupées par tout ce qui brille, en rigolant et en parlant de sous-vêtements, les foules s'étaient fendues autour de moi, s'entrechoquant à toute vitesse et ne me voyant plus, seul et immobile au milieu de la piste de danse. Parfois, j'effleurais la nuque d'une rousse dans le bus, sans que personne ne le remarque, j'aurais pu la caresser elle aurait continué à lire sa tablette, parce que je n'existais pas, je passais à côté, précisément, ne la caresserais jamais, justement. La reproduction de l'espèce ne me concernait pas sans que j'en aie décidé ainsi. Faire l'amour ne m'avait pas été donné.

Dans la masse compacte des ivrognes et la fumée j'aperçus deux Chinois vêtus d'uniformes blancs et de casquettes vertes, sur le dos estampillée la mention « CableX ». Je reconnaissais leur espèce, ils apparaissaient parfois autour de moi, ils m'épiaient. Ils essayaient d'avoir l'air tranquille, de

finir une bière coûteuse, mais en réalité ils étaient nerveux. En effet, un type aussi lucide que moi mais plus courageux se serait levé en les pointant du doigt et en hurlant : « Ce sont eux !!! » Mais j'étais trop occupé à tourner cent fois dans ma bouche cent versions différentes de la phrase: « L'addition s'il vous plaît », qui me paraissait déplacée, au mieux, éculée. Tout le temps, le meilleur choix est de ne pas en faire. Ne pas regretter ainsi ce qui se cache sous l'autre face du hasard, le laisser là à jauger les soi-disant circonstances fortuites des catastrophes et des histoires d'amour, en se marrant bien. Les deux types en uniforme le savaient eux aussi, car assez souvent ils lorgnaient vers moi. Ils craignaient que je les dévoile. J'eus envie de rire, comme enivré par une trop grande dose d'imprévu qui rendrait tout cela farfelu et en particulier ces deux types. Ils savaient que j'avais la clé. Je me précipitai dehors en laissant un bon-ticket, de toute façon le serveur ne m'avait pas remarqué.

Dehors, la neige et la nuit et la pénombre de la brume permanente m'accueillent bras ouverts. J'entends l'air qui rentre par mon nez, je vois les battements de mon cœur sur mon poignet. Je suis un poisson tranquille qui tourne en rond dans l'abysse.

Il n'y avait plus de lumière dans l'escalier menant à la cave. Les bruits nocturnes, ou diurnes — la pénombre permanente du jour — avaient cessé depuis quelques temps et le silence qui y régnait paraissait cotonneux. C'était comme si j'étais servi par une jeune femme qui se penchait sur moi et dans son sourire je ne décelais ni de la séduction, ni de la politesse, mais juste de la pitié, de la pitié là où j'aurais aimé de l'ensorcellement. Dans la nuit absolue l'image de cette

serveuse dont j'avais été amoureux en silence dans des temps reculés se superposa à celle de la fille qui m'avait observé lorsque je m'étais fait tabasser au bord du lac. La même pitié glacée.

Quand j'arrivai en bas des escaliers des coups sourds se mirent à battre régulièrement depuis la porte rouillée du local technique. Ils accélérèrent à mesure que je m'approchais d'une source de lumière zénithale qui détourna mon attention de la porte. La flaque de lumière provenait d'un vasistas situé en haut d'un cachot aux murs verdâtres et glacés. Une substance noire, visqueuse, me fit presque tomber alors que j'entassais des caisses pour m'en approcher. Parce que quelque chose n'allait pas dans cette lumière. Elle vibrait d'une façon anormale et sa couleur n'était pas le blanc métallique et plat des jours que je connaissais. Elle était comme un souvenir de soir d'été. En me redressant sur les caisses je me rendis compte que les coups, devenus assourdissants, venaient en fait de mon propre cœur.

Ce que je vis m'étonna au plus haut point. Il y avait dans cette rue des passants qui passaient et des voitures qui roulaient, en quantité impressionnante. On aurait dit une vraie rue avec des vraies personnes dans un véritable après-midi de fin d'été. Au niveau de mes yeux les mollets s'entrecroisaient, tantôt nus, des sandales, des talons-aiguilles et même des mocassins. Un yorkshire, que je n'avais plus vu depuis longtemps puisque la plupart des animaux domestiques avaient été mangés, s'approcha pour me renifler, puis il trotta jusqu'à l'angle opposé pour y uriner. Tout ceci était remarquable, cette rue ressemblait à la mienne, et je pensais naturellement que j'étais en train de dormir ou qu'une drogue versée dans le café me jouait un tour. Cette vision estivale me donna le tournis. Elle me rappela les nombreux soirs où, enfant, j'observais cet ivrogne qui essayait d'attraper les chevilles des passantes : la même vue du monde d'en-dessous de la circulation sociale, mon monde underground à moi. Un plan de l'existence caché à l'intérieur

de ces onze dimensions enroulées dans la physique des cordes, sans la neige pour tout effacer, avec des alcooliques et des gens qui travaillent et des gens qui se piquent et moi qui pleure tout seul dans la rue après la fête quand la camarade de classe m'a giflé après avoir tenté de l'embrasser. Je vacillai en arrière et dégringolai en bas des caisses. Maintenant au moins les larmes gelaient-elles immédiatement dans les yeux. Tant de fois je me suis cru normal, au point d'arriver à vivre.

Avec ma clé j'essayai d'ouvrir la porte rouillée. La clé rentra difficilement, empêchée par les croûtes de métal et les tremblements de ma main, j'eus de la peine à la tourner et encore plus de peine à tirer le battant vers moi. Et dans la nuit noire qui s'offrit à moi je compris que j'avais eu raison, d'avoir peur.

La fibre optique resplendissait. Les cinq gaines blanches s'entrelaçaient à la sortie du canal de fibrage, lascives et lubrifiées. La fibre de desserte plongeait dans le mur, en direction des égouts, et de là elle rejoignait le nœud de raccordement optique : une armoire discrète branchant ensemble les quelques milliers d'êtres du quartier à la fibre du backbone qui n'était lui-même qu'un doigt obscène du fournisseur d'accès tendu vers nous, depuis le centre local d'exploitation du réseau. Là-bas, la fibre avait l'allure d'un gros gode noir recouvert de paraffine par endroits. Molle et grosse elle s'enfonçait sous terre pour rejoindre le trafic de ses congénères toujours plus massifs passant sous les mégapoles et les océans comme des canaux de sève virils pénétrant l'intimité des cités. Au-delà, je ne savais pas exactement où la fibre de backbone disparaissait.

Du fond de ma naïveté j'avais imaginé quelque obscure engeance née de la misère et du froid qui aurait pris forme dans nos sous-sols et qui tapait dans les canalisations, alors qu'il s'agissait de ces équipes en combinaison blanche et casquette verte, infiltrées discrètement. Ils s'étaient échinés à percer, à lubrifier et à tendre, et à brancher et à connecter. Des gaines principales jaillissaient les brins multicolores et bagués de 1 à 12 tendus par les jarretières optiques vers les boîtiers d'épissure et plus haut, culminant sur son trône mural, le Switch lui-même, peu bavard avec sa diode verte centrée, l'œil du cyclope, duquel partaient les câbles qui traversaient les étages par la goulotte, pour aller se planter successivement dans les boîtiers de palier. La diode scintillait, elle était verte, il faisait trop froid, et je ne me faisais plus aucune illusion. Tout était déjà prêt et quelque part dans le répartiteur du quartier les cartes GPON s'apprêtaient à naître et à chauffer.

Je ne savais pas d'où me venait toute cette compréhension immédiate de ce que je voyais là. Les gaines blanches striées de lignes vertes luisaient dans la pénombre. Elles chuchotaient leur histoire dans une succession de flashes qui m'ont vrillé la tête. Je me sentais trahi, j'arrivais trop tard. La diode était déjà verte. L'exploitation du réseau avait déjà commencé et le trafic était lancé. Le monstre caverneux gonflait, avalant et recrachant les bits de données. Le trafic était lancé.

Le voisin n'était pas content. Il fulminait contre les autres voisins. La neige s'amoncelait sur les rebords des fenêtres, à la lumière des néons de son salon elle devenait irréaliste,

quelques paquets de poudre accrochés aux carreaux s'effondrèrent, car il avait recommencé à neiger, plus fort.

« — Ce sont eux je vous dis, ce sont eux qui ont lancé l'opération, alors j'ai été déconnecté, j'ai été déconnecté, ils n'ont rien annoncé, ils ne m'ont même pas prévenu ! J'ai été déconnecté !! Ils ont tout organisé ! Vous n'êtes pas d'accord ? »

Il trépigna devant mon indifférence. J'observais vaguement le carrelage craquelé.

« Alors vous n'avez rien pu faire. Je comptais sur vous, vous savez, et vous n'avez rien pu faire ! Je vous faisais confiance. Et maintenant, que pouvons-nous envisager, je vous le demande. »

Une chaise craqua dans les étages. Nous sursautâmes dans la pénombre de la cage d'escalier. Parmi les rares habitants conscients dans l'immeuble, certains laissaient leur porte ouverte, pour écouter, parce qu'on ne sait jamais, parce que c'est tout ce qu'il restait à faire, écouter. Il hésita un instant,

son visage oscilla entre moi et les escaliers déserts, mais il me souffla d'entrer.

Je ne me sens jamais vraiment là, mais lorsqu'il me fit signe d'entrer je compris que j'étais vraiment là et cette soudaine certitude m'angoissa violemment. Comme paraplégique je tâtonnai contre le mur de son corridor, vacillai en direction du salon et des carreaux sous la neige, heurtai un canapé, m'encoublai sur une table basse, et alors je le vis ; décortiqué, écartelé, dépecé. L'écran luminescent affichait le fameux logo. Mon voisin rabattit prestement le couvercle, débrancha la souris et recouvrit toutes les pièces d'un châle gris. Il me sourit gentiment, de cette gentillesse qui déformait si souvent les visages en un rictus débile, et il renifla trois fois. Je devinai que dans mon angoisse j'avais pénétré chez lui bien plus loin que son invitation ne l'avait offert, et qu'il avait trottiné à ma suite tant bien que mal pour me retenir.

Pourquoi voulait-il me voir intervenir sur la fibre alors qu'il était l'un d'eux ? L'univers se rétrécit à son visage pataud.

La mort annoncée je l'avais déjà comprise quand j'avais vu, à l'angle de l'avenue de Cour et de la rue de la Harpe, une mère grassouillette qui trottinait et gémissait. Je l'avais suivie. Elle portait son enfant squelettique emballé dans du papier journal. Comme tant d'autres avant elle ayant cessé de les nourrir, elle l'emmenait près du lac, à l'ancienne piscine de Bellerive agrandie et transformée en fosse commune, où des pompiers aux visages transfigurés par les flammes et l'odeur de chair brûlée parcouraient de leurs fabuleux jets de napalm les corps des enfants entassés les uns sur les autres et, pour certains, tremblotant encore des derniers sursauts de fièvre. La mère grassouillette avait remarqué que je la suivais. Elle a cru que j'essayais de la retenir, de les sauver,

et a tenté de me donner le corps de son fils. Je l'ai ignorée. Les rougeoiements rebondissaient dans le ciel terne et bas saturé de flocons. Le lac impassible suçait lentement de son écume visqueuse le gravier tapissé d'algues et j'avais envie de comprendre comment les montagnes derrière le ciel mort, par-delà le lac noir comme du pétrole, voyaient ces flammes artificielles giclant partout d'Evian à Lausanne dans la brume le long des berges. J'ai fermé les yeux pour voir comme la montagne. Comment l'heure des hommes devient un instant superposé à un autre puis à un autre encore, pour que le simple éboulement de l'une de mes parois devienne le frisson d'un siècle entier de ravages et de misères d'hommes. Dent d'Oche, j'observe la flaque du lac à mes pieds, qui m'a léché les flancs durant des millénaires comme un obsédé mou et servile, et un peu plus loin sur mes rives les huttes qui se transforment en camps, puis en villages, et bientôt des châteaux en jaillissent aussitôt détruits par des guerres comme des voiles noire et tremblants sur la campagne, des

éclairs de destruction, et la pierre des hommes, friable et fugace, s'entasse encore par vagues – ils essayent d'aller toujours plus haut mais s'effondrent régulièrement, et s'élève au-dessus des flots, parcourue parfois d'étincelles et soudain nappée de pépites électriques, alors qu'à l'horizon diverses guerres illuminent de quelques éclairs le ciel autrement d'un gris pâle permanent, mélange fade de la superposition ultrarapide des jours et des nuits, où file le soleil hystérique, si vite qu'il se change en une ligne laiteuse, la lumière terne d'un semblant d'éternité, elle-même l'instant d'un autre temps. Poussée par les continents je me hisse un peu plus près des étoiles, sardoniques éclats appartenant à un temps qui me dépasse moi-même, et déjà les métropoles de l'humanité se sont évanouies dans un nuage de poussière. Dent d'Oche, j'ai les paupières rondes et lourdes d'un enfant toujours sur le point de s'endormir mais toujours éveillé ; à mes pieds l'humanité trépidante est une mère qui pleure. On s'imagine qu'une montagne est beaucoup plus vieille que

nous. Mais c'est faux. Car le chemin parcouru pour arriver jusqu'au cerveau est beaucoup plus long que le chemin parcouru pour arriver jusqu'à la pierre. Nous sommes beaucoup plus vieux qu'elle.

Les cheminots qui n'avaient plus de travail parlaient des maquettes qu'ils construisaient chez eux, tandis qu'immobile devant la vitrine fendue d'une pépinière plongée dans la nuit, une vieille tremblait de la tête aux pieds. Un marchand chez qui j'achetais du pain s'est figé au milieu d'une phrase qui ne m'intéressait pas et est resté ainsi la main tendue pour recevoir l'argent, le regard fixé sur l'étal de courgettes. Je suis parti sans payer, avant qu'il ne devienne fou lui aussi. Je n'ai pas réussi à me réveiller durant tout un jour.

Dans le tiroir, la tablette s'était mise à vibrer à intervalles réguliers. Quand il faisait plus sombre je voyais comme elle se mettait à briller par les fissures du bois de cerisier. Des halos de couleurs passaient sur sa face, dans le tiroir se déroulait un feu d'artifice silencieux. Mais je tenais bon. C'était à cause de la fibre installée à la cave. Tout l'immeuble serait lentement aspiré de l'intérieur par la fibre optique, je le savais bien moi qui gémissais d'effroi au seul bruit de graillement d'un vieux disque dur. La nuit, des spectres de lumière se promenaient sur les fenêtres selon les tressaillements des périphériques sans fil comme ma tablette. Je ne faisais rien pour les en empêcher. Recroquevillé sous les journaux pâteux je repensais à la fille du bord du lac, que j'avais revue à la boulangerie. Elle était plus grande et plus âgée que je ne l'avais imaginé. Trop maigres, ses jambes, elle trottait comme sur des ciseaux qu'on ouvrait et fermait nerveusement. Elle m'a dit son vrai

prénom je crois, mais après 2 jours/nuits de sommeil sans répit je l'ai oublié.

La boulangerie était un lieu survivant au chaos. Le boulanger, qui traînait ses pas et sifflotait à l'arrière pendant qu'il découpait des animaux domestiques, avait récupéré un poêle massif en fonte et chauffait ainsi la pièce de pierres brutes où s'entassaient les habitués, des vieux qui n'avaient plus de quoi manger. L'un d'eux assis dans un coin paraissait mort, mais parfois il tendait un doigt tremblant vers la tasse de café qu'on lui remplissait à longueur de journée. Je ne sais plus pourquoi j'appelle ce lieu sombre et enfumé la boulangerie. Peut-être en était-ce une. Je ne m'en souviens plus. Un trio de vieilles obèses, dont la graisse confessait l'existence de caches remplies de conserves, sommeillaient en ronflant. A d'autres moments elles se penchaient l'une vers l'autre pour faire des messes basses sur les derniers ragots du quartier, elles prenaient alors un air tout à la fois porcine et sournois. Les toilettes à côté de la caisse étaient si minuscules qu'en

me redressant je devais presque lécher la porte pleine de traces brunâtres, mais c'était les seules toilettes avec poussoir du quartier, propulsant les déjections dans une ancienne canalisation qui par miracle n'était pas encore bouchée. Les cartes postales sur la porte affichaient un cénacle de ciels bleus et de fausses plages léchées par de fausses mers aux azurs modifiés. Quand j'en sortais je me sentais bleu, et les grosses me souriaient d'un air entendu, comme si j'avais éjaculé sur un bout de ciel. Ces temps j'avais toujours un point sur le côté droit de l'estomac, et une nausée permanente, et le goût du café qui m'emplissait la bouche. Dehors la tempête avait repris, obstruant complètement la rue par la densité extravagante des flocons, et le brouillard y filait comme doué de vie propre. Elle s'était assise à ma table parce qu'il n'y avait plus de place. Un habitué long et squelettique, aux cheveux ras, reniflait et tremblait, ses yeux globuleux fixés sur elle parce que personne n'avait l'habitude de la voir à la boulangerie. Lorsqu'elle s'est assise à ma table

j'ai tout d'abord pensé m'enfuir, mais à ce moment un soldat est entré, armé de son oreillette et flanqué de deux types de CableX. Je ne supporte pas de ressentir une douleur n'importe où sur mon corps et la première idée qui me soit venue à l'esprit en me sentant ainsi cerné fut de m'enfuir aux toilettes et d'y prendre une dose massive d'aspirine. Mais les mains glacées, je ne sais pas pourquoi ni comment je n'ai pas réussi à me lever et me suis rassis en face d'elle. Quand j'ai versé tout un sachet d'aspirine dans mon café elle m'a immédiatement demandé : « C'est un norovirus ? » J'étais angoissé à un point incohérent et je lui ai répondu « oui » et elle s'est enfuie dans la tempête qui s'engouffrait à la suite de deux Chinois de CableX. Elle et ses longues jambes et son manteau en peau de mouton élimée et ses collants noirs et son crâne rasé ont été aspirés par les flocons. Heureusement, l'aspirine agissait et la douleur contre mon estomac s'estompait. J'ai voulu la poursuivre, doué soudain d'un

courage inopiné, sous les regards en fil de rasoir des deux types et du soldat. Mais la neige l'avait déjà absorbée.

La nuit dans ma chambre, la tablette scintillait plus violemment, enfermée dans son tiroir sous la table, mais j'arrivais à l'ignorer en superposant à ses appels chatoyants les jambes de la fille du bord du lac, quelque part dans la neige. Aussi pâle que la neige.

Une foule aveugle vacillait hors de l'un des derniers cinémas 3D. Je les observais depuis les marches du palais de Rumine, surplombant la vastitude morne et blanche de la place de la Riponne. Ils portaient encore leurs lunettes et tâtonnaient à la recherche d'images colorées qui leur avaient bondi dessus mais qui n'existaient plus. Pitoyables, piétinant la neige

comme des handicapés, aveuglés par des mensonges. Ils avaient l'air de drogués. Deux femmes ont descendu les marches et l'une d'elle s'est retournée vers moi. Elle m'a reconnu. Sous ma chapka rabattue je l'ai fixée comme si elle n'existait pas et son amie l'a invitée à continuer. Cinq minutes plus tard elle m'oublierait.

Je suis entré dans le palais de Rumine, à la recherche d'un peu de chaleur, mais à l'intérieur il n'y avait que des courants d'air, des rats et du verre brisé sous l'atrium défoncé, et sous le givre les arcs et les colonnes néo-renaissants avaient perdu toute leur majesté. On aurait dit du polystyrène expansé. Le musée avait été abandonné depuis longtemps. La longue volée de marches menant à la bibliothèque était plongée dans l'obscurité et j'ai hésité avant d'aller plus loin, balayant les gravas d'un pied distrait. Le palais avait la réputation d'abriter de jeunes gens étranges et mes douleurs au dos et dans les cotes me rappelèrent ma mésaventure du bord du lac. Mais pourquoi sortait-elle d'ici ?

J'ai continué. Il neigeait sur la fontaine asséchée, du haut de la verrière brisée les flocons tombaient par tourbillons discrets. Etre seul ainsi dans cet immense volume d'une gloire terminale m'a noué l'estomac et je suis allé déféquer dans un coin. J'ai remarqué les tas de livres, de CD et de DVD brûlant au milieu des allées de la bibliothèque autrement plongée dans la nuit, sans aller plus loin. Les pièges se referment vite. Une remarquable intuition m'a déconseillé particulièrement la salle de la bibliothèque, où j'imaginai que les rats du savoir accouplés à certaines étudiantes sans scrupules s'étaient métamorphosés en authentiques monstres.

J'ai monté plus haut, la dernière volée de marches, en direction du ponton qui passait au-dessus de la rue Pierre Viret, reliant le musée à la Cité par une sortie arrière. J'avais peu d'espoir de trouver le ponton intact et montais lentement, marche après marche, pensant au damné de Dürrenmatt qui

veut aller plus haut ou plus bas sur un escalier qui ne finit jamais.

J'ai alors entendu en contrebas qu'on sifflait, qu'on glapissait, qu'on chuchotait. J'ai eu la vision pornographique de deux sculpturales étudiantes partageant une cigarette au temps jadis où j'errais dans ces corridors, entre les squelettes de dinosaures et les tableaux contemporains, montant et descendant les absurdes volées d'escaliers du palais sous la lumière zénithale qui gonflait les ombres, les réchauffait en les bleuissant du ciel bleu au-delà de la verrière, le ciel bleu de cette époque. Mais c'était de l'ancien temps, avant que tout ne soit écrasé, de l'ancien temps pour me rassurer un peu maintenant que plus rien n'existait, sauf la mort noire, blanche, grise, silencieuse. Maintenant où quelque chose essayait de m'attraper et de me tuer. La solitude et le froid savent avouer une aussi simple vérité, régurgitant les faciès hilares des jeunes qui m'avaient roué de coups. L'angoisse du présent. Le ponton sera effondré. Je ne pourrai pas m'enfuir

par là et tout cessera soudain. Le souffle puant de harpies dans mon dos j'ai poussé la porte et j'ai vu.

J'ai vu qu'elle était là.

Au milieu du ponton intact, penchée sur la rue Pierre Viret au bout de ses longues jambes. Elle regardait en contrebas la rue ensevelie et tout à coup dans mon dos les hordes hagardes ont été repoussées dans la nuit.

Elle poussait de petits paquets de neige du bout du pied sous la balustrade. La neige se dispersait dans le vent. Je n'étais pas resté longtemps dans le palais, comment avait-elle réussi à monter si vite depuis la place Riponne ? Sa silhouette quasi poétique m'a rappelé la fibre optique.

A l'heure où les enfants dorment, on raconte d'autres histoires. L'heure où on le sent lentement battre, le cœur dans la blessure, on se rend compte qu'il n'y aura pas de tournant décisif, ni de cicatrisation, que l'ensemble de ce qui a été possible s'est déjà déroulé pour faire le présent et que si elle est là sur le ponton, vision évasive et friable, elle y est parce que dès que je suis né elle devait y être. Cela paraît évident. Les probabilités se compliquent la tâche et à leur place le cœur voit clairement.

Elle m'a dit qu'elle pouvait entendre les plantes parler. Elle m'a dit que lorsqu'on lui adressait la parole elle ne se sentait pas vraiment là et qu'en parlant elle entendait l'écho de sa voix dans sa tête. Elle m'a dit qu'elle rêvait de se retrouver

tout à coup au sommet d'une montagne, sans raison ni conséquence, admirer les falaises aspirant la brume et dans la découpe saccadée du ciel apercevoir les corbeaux qui tournoient. Elle m'a dit que j'avais les yeux tristes et qu'elle n'était jamais allée prier.

Puis elle a voulu connaître mon adresse email. Elle a voulu savoir si j'avais un avatar et si je jouais à tel jeu ou à tel autre. Nous marchions au cœur de la cité, nos pas crissaient ensemble dans le silence ; elle s'est détournée un instant pour observer la flèche de la cathédrale disparaissant dans la brume et j'ai senti dans la clarté de son regard tourné vers le ciel et le mince sourire suspendu à ses lèvres tout l'espoir tourné vers un nouveau monde fabuleux.

« — J'ai été fascinée par la manière dont ces jeunes vous ont frappé, l'autre jour, votre corps aussi. Il sursautait à chaque coup de pied, comme si vous l'anticipiez. Sans vos mouvements d'anticipation vous seriez peut-être mort d'un coup dans le visage. Sûrement même. Ils étaient là pour tuer.

Ce n'était pas du faux, c'était pour de vrai n'est-ce pas ?

Vous souffriez tellement pour de vrai. En silence. Savez-vous qu'on organise des voyages ? Des voyages vers la souffrance, des voyages pour assister à la mort comme à un spectacle. Je n'ai pas assez d'argent. Je suis militante verte. J'ai été chanceuse avec vous. Mais ils me paient mal parce que je suis pacifiste. C'est étrange avec vous je n'entends pas l'écho de ma voix dans ma tête. »

Sa voix s'est éteinte. Terrifié à l'idée qu'elle restât inerte plus longtemps et que lui vienne l'idée de m'étrangler, j'ai reculé. Mais elle a encore balayé la neige d'un muret et, ébranlée par une bourrasque, elle a décidé de basculer vers moi comme si je l'y avais invitée. Où se situe le vrai du faux ? Sûrement entre les gargouilles et les saints, dans les tourbillons de brume léchant les contreforts de la cathédrale, s'immisçant entre eux, eux qui le savaient, eux qui ne connaissaient pas la différence entre le vrai et le faux, eux qui voyaient l'entier, la

masse compacte et brutale du tout inspirant et expirant à l'unisson.

Elle chercha ma main dans ma poche pour m'attirer vers le portail sous les sculptures décapitées. Je me suis violemment dégagé. Qu'avais-je à faire d'elle qui n'existait peut-être même pas ? Je préférais ne pas espérer plutôt que d'être désespéré. Les flocons se resserrèrent et je la perdis de vue lorsqu'elle se dirigea vers l'entrée de la cathédrale. Mon cœur battait trop fort quand elle s'effondra contre le portique. Mon cœur battait déjà trop fort, depuis longtemps. Je pouvais avoir seize ans, une bouteille d'alcool posée sur la table de la cuisine à côté de la bougie qui enflammait ses yeux dans les miens, et l'ivresse qui me donnait presque le courage de m'approcher d'elle pour sentir ses seins contre moi, mais je suis resté immobile, et les autres arrivèrent dans la cuisine en beuglant et en chantant, et j'ai gardé les poings collés contre les cuisses. Depuis, je garde toujours les poings collés contre

les cuisses. Elle n'écrivait jamais, parce qu'elle avait peur que cela puisse se retourner contre elle.

J'ai eu l'envie abominable de laisser ma main glisser sur des gaines de fibre optique. La porte de la cathédrale s'est ouverte dans le maelstrom et elle a été happée par la nuit, sans hurlement et sans supplication. A ce moment seulement j'ai réussi à décoller les mains de mes cuisses, à lui murmurer que je l'aimais. Et ce fut comme un concert d'applaudissements sarcastiques venus des gargouilles, rebondissant sur les remparts de molasse, et je me suis penché contre le vent les mains au fond des poches et ce fut tout. Je crois.

Quelques semaines plus tard, elle me beuglait dessus qu'elle avait envie de partir à la montagne. Elle se tenait à côté de la table en cerisier qui vibrait à cause de la tablette enfermée dans le tiroir. Emballée dans ma dernière couverture, elle ressemblait à un orateur grec. Parfois elle parlait très fort parce que je lui donnais l'impression de ne rien écouter. J'ai eu une illumination. C'était allé beaucoup trop vite.

Elle voulait aller visiter l'un des hangars situé dans la montagne au-dessus de Sierre. Je n'étais plus sorti de Lausanne depuis, depuis la neige, depuis, l'ensevelissement, depuis ces années où j'avais porté une arme pour aller faire mes courses, croyais à la relance. Je ne me mêlais plus des affaires des autres et encore moins de celles d'une femme, par essence compliquées. J'ai marmonné une excuse parlant de trains humides et bondés et d'odeur d'essence dans le froid.

Ma tablette, désormais réactivée, vibrait continuellement. La table en cerisier bourdonnait de l'intérieur et je ne me

rappelais plus depuis combien de temps je n'avais plus mangé.

Un soir elle avait été en bas devant l'immeuble et m'avait supplié de la laisser monter. Des gamins encagoulés rôdaient dans la brume. Son entrain, cette sorte d'enthousiasme frénétique, je l'avais trouvé étrange et j'avais refusé immédiatement, préférant l'abandonner plutôt que de m'attirer d'autres ennuis. C'est pourquoi elle était montée malgré tout. J'accepte avec peu d'entrain les choses que je ne maîtrise pas. Je tournais avec mollesse les larges pages d'un beau livre déniché dans la cave d'un immeuble abandonné, et passant d'une bacchanale de Rubens à une allégorie du Poussin je faisais semblant d'ignorer ses vitupérations ainsi que les tremblements hystériques de la tablette.

A la lumière fade du jour sans nuit, elle s'était dénudée pratiquement tout de suite, avec le naturel d'une figurante dans un cours de fusain, et avait exposé ses côtes saillantes et ses cuisses maigres, relevant le pied pour jeter son slip vers le

coin le plus froid de la pièce. J'avais dormi plusieurs jours/nuits d'affilée et m'étais réveillé en sursaut dans la pénombre diurne. Des travaux avaient repris en secret à la cave et des coups sourds se propageaient dans les tuyaux. Je n'avais aucune envie d'entrer en érection. Je ne me masturbais plus depuis... de toute façon ma montre ne fonctionnait plus. Cet aspect de l'existence n'étant plus exacerbé par la tablette je ne le connaissais plus. Mais elle s'était simplement blottie contre moi et avait pleuré. De ces larmes sèches qui secouent les épaules et contractent le ventre, comme une mélodie de jazz essoufflée. Elle traînait ses soupirs et tremblait contre moi. J'avais la peau sèche, mon dos grattait et tirillait lorsqu'elle m'avait demandé de la prendre dans mes bras. Et puis nous avons fait l'amour comme des fantômes, sans jouissance, sans soupir et en silence. Uniquement la nécessité du frottement de deux êtres l'un contre l'autre. J'avais des visions de fibre optique dans des tunnels humides sous terre.

J'ai besoin de longues pauses après de telles proximités, qu'elle ne m'a pas donné, scellant brusquement nos balbutiements sous le sceau de la relation.

Le vent s'était levé et j'avais besoin de partir quelque part mais je ne savais pas où. Tous ces horizons bouchés, la Dent d'Oche, les Préalpes, le Jura, blanchis, vierges et morts, et mon dos qui me grattait et cette femme friable entre mes mains.

Alors pourquoi pas l'un des hangars-tombeaux dans la montagne ? Cette femme qui me rappelait sans cesse son prénom que j'oubliais aussitôt parviendrait peut-être à me faire oublier un moment la tablette et son écran chatoyant illuminant l'intérieur du tiroir. La tablette arrêta de vibrer parfois, tout comme cette femme arrêta de pleurer, et ce silence, ce silence, m'exténuait.

Les montagnes ne sont plus ce qu'elles étaient. Leurs cimes enneigées ne sont plus des rêves de paradis imprenables. Je ne veux pas forcément qu'on m'admire mais je comprendrais que certains comme mon voisin me considèrent béni. Les montagnes incarnent au mieux le summum de l'absurdité de l'enneigement total.

Parfois, des nuages étaient arrachés à la coupole grise et la seule réussite médiocre des Alpes était de me révéler alors un échantillon de ciel mauve. Rien n'avait jamais existé là-haut, je n'étais rien d'autre qu'un bout de peau transitoire et sanglant pour ces arêtes, alors je ne vois pas pourquoi elles seraient autre chose qu'un tas de pierre pour moi.

Elle insistait pour me donner la main alors que j'observais derrière les vitres sales du train les falaises écrasant la vallée du Rhône. Le Rhône est un fleuve d'Europe long de 812 kilomètres et qui prend sa source en Suisse. C'est un long

fleuve de boue glaireuse parsemé de déchets de villes et de villages détruits en amont et lorsqu'il se jette dans le lac Léman on dirait un énorme sable mouvant de ruines encore fumantes. Il n'y a pas eu de guerre, il n'y a pas eu de désastre, qu'une lente et irrémédiable chute dans l'obscurité et le chaos, et beaucoup sont juste partis.

Le train était rempli de gens en fuite et de militaires. Une adolescente aux boucles noires et aux cernes sous les yeux m'observait. Elle était belle, de cette beauté évanescence et désespérée et inerte des temps qui finissent ; elle avait un bleu sur la tempe, et un autre sur son poignet, qu'elle laissait pendre. J'avais envie de tomber amoureux d'elle. Mais je ne crois pas aux âmes-sœurs. Tout au plus des affinités électives distribuées par les circonstances. Elle me faisait penser qu'il y avait plein de gens dont j'ignorais tout.

L'autre devenait de plus en plus bavarde. La question de ce qui se trouvait dans ma table en cerisier revenait souvent, beaucoup trop souvent. Elle croisait et décroisait ses jambes

maigres pour m'indiquer qu'elle avait envie que je l'observe ou qu'elle avait besoin d'être rassurée. Je ne l'entendais pas distinctement à cause du brouhaha des autres debout dans l'allée et tout autour de nous, ils me terrorisaient. En particulier un groupe de jeunes soldats s'esclaffant devant les toilettes.

Nous sommes arrivés à Sierre, emprisonnés par les montagnes. Il n'y avait que de la roche nue et des vignes mortes et des bâtiments écrasés par tant de volume de pierre, on aurait dit qu'ils avaient été sculptés dans la roche. On repérait les hangars de loin, aux immenses paraboles grises encastrées dans la montagne au-dessus de la ville, une ville vidée, faite d'enseignes aveugles, de poussière et neige mêlés, et de boue. Des lampes de sécurité clignotaient au sommet des antennes dont étaient hérissés les rebords rocheux autour des paraboles elles-mêmes. Depuis que je l'avais rencontrée je me sentais un peu plus transparent, et là devant les ascenseurs montant aux hangars je me sentais

comme un phénomène optique, une illusion. J'ai réalisé que ma consistance tenait uniquement à des habitudes fixes, à un mode opératoire quotidien répété de telle sorte à me tenir debout. Sorti de ces rituels ou bousculé ailleurs je me dissolvais dans la réalité, ou dans l'absence de réalité. Pourtant elle m'agrippait toujours la main. Les gyrophares de sécurité surplombant les portes massives des ascenseurs giclaient sur les visages orangés de la foule se pressant autour de nous. Je repensais à l'adolescente aux boucles noires et aux bleus, dont la vie et le poignet pendant indolemment se poursuivaient quelque part dans un train dans une vallée, au-delà de moi. Au-delà de moi.

La mâchoire me faisait encore mal depuis l'attaque du bord du lac et un gardien chinois de CableX lorgna sur mon hématome avant d'aboyer quelque chose à un collègue qui m'observa à son tour avec tout le dédain que ses yeux bridés pouvaient émettre. Le granit avait été poli sur toute la falaise au-dessus de l'entrée et l'idéogramme du fameux logo gravé dans la pierre avait la taille d'un immeuble. Nous leur avons tendu nos passeports suisses qui ont fait bonne impression. Ils ont ricané entre eux.

« — Toi bobo ? Toi douleur dans tempe, beaucoup pression vitesse montée ok ?

— Ok. »

Nous étions une cinquantaine à attendre le départ de l'ascenseur. Rares étaient ceux qui avaient plus de trente ans. Les haut-parleurs diffusaient une inexplicable mélodie de joyeux anniversaire, suivie bientôt par le petit papa Noël. Soudain quatre Chinois ont jailli d'un sas, se sont emparés de deux adolescents qui se sont mis aussitôt à brailler, et les ont

emmené dans un corridor perpendiculaire. Je n'ai pas pu retenir un sourire en voyant les deux boutonneux à la peau luisante jeter vers nous des coups d'œil envieux alors qu'ils disparaissaient dans un autre sas. Ils me rappelaient les jeunes encagoulés du lac. Etais-je capable de compassion ? Toute la planète respirait la vengeance sur un passé doré.

Les ascenseurs se sont enfoncés dans la montagne, nous étions quelque part du côté du Val d'Anniviers. Elle n'arrêtait pas de me rappeler à quel point elle m'aimait, ce qui dans le silence de la capsule me pétrifiait de honte. Nous glissions comme une plume sur du papier bible. Ils ressemblaient tous à des gens dans un café en milieu de matinée en semaine ; hâves, ennuyés, maigres, perdus. Déprimants. Pour me tranquilliser je me suis rappelé qu'en ce qui me concernait il ne s'agissait que d'une expérience. En fait j'étais surpris de me sentir si intense, si vivant.

Nous étions à deux mille mètres lorsque j'ai commencé à pisser du nez. Le sang a giclé sur l'anorak beige d'une femme

tellement anodine que je me suis demandé brièvement si elle existait vraiment. Elle m'a jeté un regard haineux. Tout de suite les caméras dans les quatre coins se sont tournées vers nous. A côté d'une pancarte édictant les règles de base d'un comportement durable dans les hangars ainsi que les qualités écologiques de la firme, deux brefs idéogrammes rappelaient qu'il était formellement interdit de se regarder dans les yeux « un laps de temps d'une durée inconvenable ». Cette directive m'a rassuré, parce que personne ne pouvait se permettre de pénétrer aussi loin mon intimité sans être puni. J'ai trouvé un mouchoir et me suis détourné sans excuse. Un premier groupe est sorti à 2200 mètres : les haut-parleurs ont aboyé des noms. Certains ne font rien pour être spéciaux. Ils le sont juste, comme d'autres sont beaux, sans effort. Nous n'étions plus qu'une quinzaine. Au moment où l'ascenseur s'est ébranlé à nouveau, pour la première fois depuis longtemps je me suis senti spécial, peut-être même unique. L'ascenseur a émergé de la roche et a poursuivi à flanc de

falaise et la vue sur les Alpes m'a sidéré. Au-dessus de l'éternelle coupole du stratus s'étendait un ciel que j'avais oublié, déchiré de partout, lacéré de bouts de ciel bleu, et l'immensité du vent violent s'est pressé sur les vitres blindées comme pour nous emporter encore plus haut dans les étoiles. Les arêtes enneigées ne se terminaient pas vraiment, l'air leur arrachait d'immenses halos de vapeur glacée qui rejoignaient les nuages filiformes. Je ressentais toutes les pensées du monde comme si je les recevais par email. Mais c'était aussi comme si je n'avais pas le droit d'être là et que je prenais un risque considérable. J'ai compris pourquoi les Chinois avaient racheté des blocs de montagnes. La cabine a freiné doucement. Le silence tonitruant des grandes hauteurs m'a presque fait tomber.

Elle s'accrochait à moi mais les Chinois nous ont séparé. Un large corridor tapissé de plaques d'acier brut et ils l'y ont traînés sans que je ne cesse de sourire. Des baies vitrées offraient d'un côté une vue plongeante sur les Alpes et le val d'Anniviers et de l'autre une salle immense creusée dans la roche, à peine éclairée, où des milliers de connectés étaient assis devant les ordinateurs dont les rangées infinies se perdaient dans la pénombre. Par grappes ils discutaient et grignotaient assis à des tables rondes discrètement illuminées par en-dessous. Ni la quantité des écrans ni l'immensité de la salle n'enlevaient l'impression de salon chaleureux et de ville secrète pour les intimes. Les hommes et les femmes s'effondraient pour quelques heures dans des canapés contre la roche, aux endroits les plus reculés, avant de revenir se brancher sur l'Interface. De plus en plus parmi eux n'en sortaient plus. On les enfonçait dans les tubes creusés dans la montagne. C'était une ville cachée que les Chinois avaient

installé là, je savais qu'il en existait des centaines, des milliers semblables à celle-ci, des salles enterrées sous les montagnes. Mais je n'en avais jamais vue une de mes propres yeux. Et c'était charmant, et je comprenais pourquoi ils venaient tous ici, c'était gratuit, c'était libre, c'était chaud, pourquoi sortir ? Rien dehors ne semblait plus intéressant. Elle hurlait pendant qu'ils la trainaient loin de moi, elle hurlait et elle pleurait et elle bavait, elle braillait que je n'étais qu'un sale égoïste, ses talons glissaient sur les plaques d'acier mais elle avait perdu tout intérêt pour moi ; en avait-elle jamais eu ?

De nombreux tubes jaunes fluorescents descendaient le long des parois rocheuses, aussi gros que des colonnes de temple, striés de noir et estampillés du logo. Les mêmes que j'avais aperçus dans ma cave, mais en beaucoup plus gros.

Et puis elle s'est tue soudain et ça m'a surpris. Elle s'éloignait maintenant dans un corridor vitré latéral, éclairé différemment, tranquille, entourée par les mêmes soldats

mais pas comme s'ils la gardaient, plutôt comme s'ils l'accompagnaient... Elle releva son col, plissa sa jupe, défroissa sa chemise tout en s'éloignant. Elle arracha le cache en plastique qui l'avait rendue chauve et en libéra une longue chevelure noire et lustrée et asiatique. La comédie était terminée. Et j'ai repensé à comment je l'avais rencontrée, à ses jambes longues et maigrelettes et à ses yeux légèrement bridés, de métis, et à sa façon nerveuse de croiser et décroiser les jambes dans le train, comme elle voulait toujours me tenir la main et retenir mon attention, j'ai repensé au groupe de jeunes qui m'avaient attaqué alors qu'elle m'observait. Elle m'avait amené ici sur mandat des hommes en uniforme. Elle avait très bien fait son travail. Sa curiosité insistante pour ma tablette avait été son seul point faible. J'ai considéré un instant la salle remplie d'ordinateurs et d'Hommes, j'ai considéré un instant le sourire affable d'un type en blouse blanche apparu devant moi, et j'ai compris qu'ils m'avaient retrouvé.

« Regarde-moi bien, regarde-moi bien quand tu penses que tu peux tout te permettre. Tu me regardes là ? Je sais que tu me regardes. Si tu laisses un enfant tuer un autre enfant, tu peux te le permettre, à l'échelle statistique, tu peux le faire, sans la continuité logique du temps, on le sait bien toi et moi, on peut tout faire. Et quand cet enfant devenu adolescent te posera un coussin sur le visage, il pourra aussi se le permettre, non ? Tu lui auras montré le chemin, tu lui auras dit et redit, sans même le savoir, tu peux te permettre mon chéri, tu peux te permettre de tuer ton propre père. Alors tu me regardes ? Tu vois c'est ce qu'ils ont fait du monde. Ecoute la musique. Elle est triste n'est-ce pas ? Oui elle est lente, elle est pleine de violons, c'est la musique d'un monde qui s'enfoncé

lentement le couteau dans le ventre. Un monde dans lequel les nouveau-nés sont déjà cyniques et les vieux sont téléguidés. Tu aimerais partir ? Tu ne veux plus m'entendre ? Tu veux sans doute retourner dans ta chambre humide et froide et continuer à les regarder tomber comme des morts, tes flocons ? Tes petits amis froids... J'ai un meilleur plan pour toi. Parce que tu n'en es PAS un. »

La page d'accueil de l'Interface s'adapte déjà à moi et la voix monocorde que j'entends, comme s'il s'agissait d'un ami, me dit déjà des choses que j'ai envie d'entendre. Je le sais. J'ai envie de ne pas être comme les autres, de ne pas en être un, d'autre. Je n'ai plus envie de retourner dans la chambre. J'ai envie qu'un plan grandiose et secret m'attende, j'ai envie

d'en être le héros. Et ici le réseau est tellement plus...
confortable.

La page d'accueil de l'Interface affiche en son milieu un
champ de texte où le curseur clignote, impatient. Et un peu
plus loin un bouton sur lequel scintille une loupe. Le logo de
l'Interface attend, un peu plus bas. On m'observe
attentivement.

Je tape un mot dans le champ de recherche et je perçois un
frémissement électromagnétique autour de moi. « Baran. »
Nous sommes le 18 juin 1958.

Il s'agit de trouver une place de parc avant lui. C'est une
météo comme il n'y en a pas souvent à Los Angeles. Une
brume lasse plane sur les avenues désertes et mouille les

noms de Tennessee Williams et Paul Newman sur les affiches de « La chatte sur un toit brûlant » qui fait un tabac au box-office américain. C'est un petit matin de semaine de fin d'année universitaire et tous les étudiants sont chez eux en train de réviser ou en train d'assister aux derniers cours. Je grille un feu et bifurque sur Westwood.

Baran est aussi en train de tourner en rond dans le campus universitaire de la UCLA, mais sans doute de l'autre côté. Tout au long des rues les carrosseries chromées me narguent, luisantes et collées les unes aux autres. Aucune place ne se libère et c'est bien pourquoi je suis ici. Il faut que j'en trouve une, que je la prenne, et que je la libère juste au moment où il passera. Tout ceci est très aléatoire, très incertain, mais cela reste possible. Par le phénomène de cause à effet, il faut que je l'empêche de renoncer à ses études à cause de cette fichue place de parc.

J'ai la désagréable impression d'avoir déjà essayé de l'en empêcher à plusieurs reprises, que c'est un jeu de hasard déguisé en réalité.

Nous sommes seuls car il est en retard au cours, comme souvent parce qu'il a trop à faire. Entre son travail à la RAND Corporation et son master en informatique il est dépassé. Et puis il a cette idée obsédante, et il veut prouver à ses collègues de la RAND que c'est l'avenir, mais lorsqu'il leur parle d'opérations digitales ils s'imaginent un travail manuel en rapport avec les doigts pressant sur des boutons. Ses recherches concernent le réseau et le transfert d'information. Il s'appelle Baran, Paul Baran.

Le jeune ingénieur bifurque à son tour sur Westwood. Remontant ses grosses lunettes il renifle de frustration. Le silence planant sur les voitures collées les unes aux autres semble préparé d'avance, mis en scène. Ses yeux de fouine tressautent sur le moindre interstice qui lui permettrait de se

garer mais rien ne se libère et il commence à suer sous son costume démodé.

Il travaille à la division mathématique de la RAND Corporation, un organisme fondé durant la deuxième guerre mondiale pour préserver et poursuivre les efforts de recherche des Etats-Unis. Le financement vient de l'Air Force mais une fois des solutions apportées à quelques problèmes chauds la RAND, l'armée laisse à ses chercheurs la possibilité d'investiguer d'autres domaines qui ouvriraient sur un basculement stratégique de la guerre froide.

La plupart des gens se croisent sans savoir qu'ils s'aiment. La jeune fille que j'avais aperçue dans le train traverse la rue devant moi, maintenant elle est étudiante. Elle ne me sourit pas.

Les Etats-Unis et l'URSS construisent fébrilement des missiles nucléaires pouvant être déclenchés à tout moment. L'inertie est considérée comme suspecte, la contemplation, séditeuse et dissidente. Mais ce que beaucoup ne savent pas

c'est que la tension entre les deux puissances est si grande essentiellement pour des questions de technologie des réseaux. Le système de contrôle de déclenchement des missiles balistiques n'est pas très robuste et une attaque surprise déclenchée sur un faible nombre de sites ciblés aurait désorganisé toute la frappe tactique et le pays se serait retrouvé paralysé, à la merci de l'envahisseur communiste. De l'autre côté du rideau de fer, le problème est le même. A la RAND, on cherche donc un moyen de rendre le réseau de communication connectant les bases nucléaires plus résistant et Paul Baran sait qu'un état-major plus calme est un état-major qui n'a pas le doigt posé sur le bouton rouge. On parlait alors de « communication essentielle minimale » pour signifier qu'en cas d'attaque le président devait au moins être capable de transmettre les ordres. Donc l'idée était de construire un nouveau genre de système de communication décentralisé pouvant survivre à une attaque nucléaire surprise

et transmettre des messages courts tels que « Cessez de tirer » ou « Feu à volonté ».

Paul Baran sait que ce nouveau système s'appuiera sur un autre modèle de transmission que le système analogique des terminaux téléphoniques d'AT&T. Comme il sait que la sublime créature qui vient de traverser fait partie d'un univers à jamais inaccessible. Cela faisait déjà vingt ans qu'Alan Turing avait formalisé le concept de transmission digitale et démontré qu'il était possible de construire des sortes de super-calculateurs et Baran essaye d'utiliser ces concepts dans la création d'un nouveau type de réseau, plus performant et surtout plus résistant.

Il suit un couple dans l'espoir qu'ils prennent leur voiture. Le jeune homme la tient par la taille et elle a une manière de se coller contre lui de tout son corps en se déhanchant légèrement qui le fait serrer son volant trop fort et le laisse encore un peu plus transpirant. Paul Baran pense que jamais aucune femme ne se collera ainsi contre lui, sauf s'il trouve

une solution à ses algorithmes. Alors le président américain le remerciera officiellement, il aura sauvé le monde, et toutes les femmes applaudiront. A cet instant il remarque une voiture qui sort. Et c'est ma voiture. J'ai trouvé une place avant lui et vais la lui donner et jamais l'Interface n'existera.

Mon objectif est devenu clair à ceux qui m'observent, qui analysent ma façon virtuose d'agencer l'Interface. Je veux éviter le déclenchement d'un mécanisme de causes à effets dont l'un des maillons sera, bien des années plus tard, moi. Ils me laissent faire. Sans doute sont-ils curieux de voir si c'est possible, si l'Interface autoriserait un paramètre de son équation à s'annihiler lui-même, menant ainsi possiblement à la disparition de l'Interface elle-même. Mais tout cela est très

aléatoire, cet acte de sabotage est très incertain et les Chinois en sont conscients, qui m'observent avec amusement derrière la vitre blindée, ils en profitent pour analyser d'autres paramètres, pour calculer ma manière de faire.

Je fais signe à Paul Baran qui grimace un merci derrière ses lunettes de fouine. Il a l'air plus soucieux, plus fatigué que je l'avais imaginé. A cette époque il n'a pas encore formulé l'algorithme que je ne veux pas qu'il formule, mais il n'en est pas loin, et cette fatigue chronique est celle d'un homme harcelé par des nombres dont la mathématique exacte lui échappe encore.

La plupart de ses collègues sont des experts en transmissions satellites, quelques un étaient très bons en transmissions analogiques, mais aucun n'avait de véritable compétence en informatique. Leur image mentale d'un ordinateur était celle d'une installation remplie de tubes à vide passant de l'état 0 à 1 et occupant un laboratoire entier, alors que Baran voyait un engin de la taille d'une armoire de bureau. Ils provenaient

tous d'un monde analogique, lui avait déjà un pied dans le monde digital. De fait il est isolé, il est un homme solitaire. Mais ces temps Baran a l'impression que ses études à la UCLA le freinent, malgré l'influence de pointures comme Montgomery Phister ou Gerald Estrin qui l'on initié aux subtilités du fonctionnement d'un transistor, il a l'impression de tourner en rond. Exactement comme il a tourné en rond autour du campus pour une place de parc, et il panique, il sent qu'il n'a plus sa place ici, justement.

Les Chinois ont cessé de sourire. Ils ne comprennent pas comment je fais pour aller au-delà des faits, pour entrer dans l'expression des sentiments de Baran. Ils jaugent leurs indicateurs et ne savent plus si c'est de l'ordre de l'invention ou de la réalité objective.

Gerald Estrin l'avait convaincu qu'il terminerait son doctorat sans problème mais Baran a cette idée qui le persécute depuis quelques temps, autour d'un type de réseau complètement différent, un réseau distribué, qu'il pourrait proposer à l'Air

Force. Un réseau de communication résistant à une attaque nucléaire leur donnerait un avantage sur les Russes. A nouveau il s'imaginait saluer des foules de pacifistes à Washington, recevant des médailles d'honneur. Mais pour cela il lui fallait du temps en-dehors des projets académiques. Il essaie de se garer dans la place que je lui ai laissée. Je constate avec horreur qu'elle est trop courte et que j'ai réussi à l'enrager encore plus. En lui donnant cette place je lui permettrais d'aller à son cours, de poursuivre ses études, d'oublier ses lubies de gloire et surtout son idée d'un réseau distribué digital. Il suffit de si peu pour que bascule le présent.

La place est vraiment trop petite, ses pneus crissent dans le campus embrumé, il me dépasse à toute allure et disparaît sur Westwood.

Derrière la vitre blindée les Chinois sont hilares. Je ne peux pas changer ce qui est.

Ils m'ont laissé dans une cellule percée dans la falaise. J'ai un seul moyen de m'échapper : sauter dans le vide. Mais la vue est exceptionnelle et je n'étais pas trop fâché de ma situation. J'étais débarrassé d'une femme qui avait fait semblant de m'aimer, à l'abri d'une cellule où personne ne pouvait m'agresser et on avait fait amener ma tablette. La vitre montait du sol au plafond et était enduite de gélatine électriifiée, de sorte que j'aurais été électrocuté avant de m'écraser sur le glacier 200 mètres plus bas. « Made in China », en minuscules calligrammes gravés dans un coin de la paroi rocheuse. Je goûtais l'ironie d'être hébergé dans des Alpes made in China tout en admirant les sommets balayés du Tierberggrat et du Großstrubel.

Combien de milliard de personnes était ainsi enfermées dans la roche des Alpes ? Quel prodige que d'avoir réussi à leur donner le sentiment de protection en les enfermant tous!

Le ciel est remonté vers moi et bientôt j'ai été plongé dans le brouillard. Un néon discret s'est allumé au-dessus de l'évier. J'ai pris une douche faite d'autre chose que de neige bouillie. L'eau était parfumée au jasmin. Je m'étonnais de l'ingéniosité humaine, ou chinoise, capable d'amener une douche au jasmin dans une cellule encastrée dans la falaise à plus de 3000 mètres d'altitude au milieu d'un hiver permanent.

Le signal wifi était puissant, bien entendu, et le routeur local se prénomrait « Panoptès — celui qui voit tout. » Ma tablette vrombissait doucement, déposée sur un bloc taillé dans la masse rocheuse faisant office de bureau. Je me suis penché sur l'écran où une popup a glissé pour m'indiquer que le débit actuel était de 10Gbits/s montant et descendant, et la popup s'est évanouie dans le fond. Mais je me suis

rapidement détourné en séchant mes cheveux, de peur de rester déjà accroché. La tablette a sursauté d'insatisfaction en émettant un court bip frustré. J'ai pensé à ma chambre à Lausanne et j'ai pensé que j'étais mieux ici dans cette prison et ça a été à mon tour de sursauter. Avaient-ils déjà réussi à me faire céder ? Ils connaissaient mon dégoût de la promiscuité et m'avaient mis dans une cellule périphérique, et ils flattaient mon orgueil en me plaçant à haute altitude. L'altitude était proportionnelle à l'importance du prisonnier et j'avais l'impression d'être seul et tout-puissant là-haut, à côté des présidents et des PDG. Et je sentais le jasmin, comme quelqu'un que je connaissais bien, peut-être ma mère. Ils connaissaient tant de détails sur mon identité, ils me poursuivaient depuis si longtemps, tant d'autres vies et des générations entières ai-je soudain eu la certitude dans une bouffée de panique.

Mais sans doute avaient-ils négligé ce dont j'étais capable.
Ou prenaient-ils le risque de me provoquer car ils avaient
l'assurance de pouvoir me contrôler ?

A la nuit tombante j'observais les nuages glissant contre la
vitre électrifiée et je trépignais de peur, la nuque et le creux
du ventre glacés.

Le bourdonnement du frigo. La montagne assourdit les
bourrasques. J'entends le monde comme une montagne
l'entend. Il fait 20.5°C, la température idéale. Mais j'ai froid.
Je suis assis sur le lit et sous la paume je sens la couverture
rêche sortie d'un surplus militaire. Une table de chevet taillée
dans la pierre, un réveil digital aux chiffres rouges. 18:22. En
face de moi deux fauteuils rouges, sobres, les dossiers en U

forment les accoudoirs et devant eux, le bloc de la table, simple monolithe sculpté dans la montagne par un robot, où tremble d'impatience la tablette. Trois chaises en aluminium allégé y attendent je ne sais qui. Plus loin la vitre électrifiée donne sur la nuit noire d'où jaillissent des nuées de flocons. Derrière moi le bloc de la salle de bain préfabriquée, tout en plastique, et sur ma droite un peu en arrière la cuisine sur un mur. Derrière l'évier ils ont laissé la roche brute. Je ferme les yeux parce que sans doute dans une minute j'aurai oublié tout ce qui m'entoure. J'imagine comment ils ont fait sauter un morceau de la falaise, qu'ils ont creusé ensuite avec un engin hélicoptère, ils ont collé le bloc sanitaire au fond de la grotte artificielle, ils ont coulé la chape élastique, en un jour tout était fini. Il y'en a d'autres autour, dans la falaise, comme des alvéoles, avec des leaders imbus, heureux d'être à 3000 mètres et enfermés, protégés, bijoux d'une banque dont l'humain est la monnaie d'échange. Le bourdonnement du frigo. Le goût d'acier de l'eau. Le néon tamisé au plafond,

énergie durable, pile sur 15 ans. La chaise en aluminium et son éclat doux. Ici, ma pensée deviendra sidérurgique. Et c'est ce qu'ils veulent. Que je redevienne moi-même et mon âme électronique. Je sais ce que je cherchais dans ma chambre lausannoise et les rues enneigées et vides et mes promenades au bord du Léman. De la poésie. Echapper à la fibre optique, souterraine et illuminée, qui enlace tout. J'avais l'impression que rien de tout ceci ne me concernait. Que rien ne me concernait alors que j'étais au centre de tout.

Panoptès – celui qui voit tout, demandait un mot de passe pour accéder à l'interface de configuration. Je laissais le curseur clignoter sur ma tablette. Les bords du champ de mot de passe étaient en points-tillés, le fond un bleu pâle, les

caractères pré-remplis formaient une succession de neuf gros disques noirs. J'ai cliqué sur OK mais Panoptès m'a indiqué qu'il y avait une erreur dans le mot de passe et m'a invité à réessayer. Il n'était pas impatient, le nombre de tentatives pour rentrer dans la zone de configuration étant illimité. Il attendrait des années, m'invitant à recommencer l'essai après l'essai, tout aussi poliment. Je m'imaginai le personnage à la face insondable que Panoptès aurait incarné s'il s'était tenu devant moi. Un visage sans expression, pâle, mâchoire carrée, aucun trait distinctif, un sourire figé sur des lèvres fines, satinées, une peau d'une élasticité factice, chirurgicale. Ses yeux se voulaient rassurants mais les pupilles se confondaient aux iris de sorte que la gentillesse qu'il essayait d'exprimer se figeait en un masque absent. Les yeux transparents d'un père aimant et tout à la fois tueur en série. Il avait de grands cils artificiels et ses sourcils bien dessinés s'arquaient légèrement dans l'attente d'une réponse. Il avait une tête de rien et l'attitude de quelqu'un qui a forcément

raison assis en face de quelqu'un qui a seulement une chance sur plusieurs milliards de réussir à le contredire. Il avait une tête de quelqu'un de très énervant.

Les chiffres digitaux flottant dans la nuit indiquaient qu'en GMT+1 il était trois heures du matin. J'avais encore dormi plusieurs jours d'affilée sans me réveiller. Le sommeil semblait une échappatoire si naturelle. Là-bas, sans rêve, sans influx nerveux, sans identité, personne ne pouvait me reconnaître, personne ne pouvait me chercher, personne ne pouvait pointer une caméra sur moi. Mais mes rêves, eux me rattrapaient, mêlant l'image au vrai de façon troublante, trompant la logique du temps qui leur est propre. Mes congénères sont des animaux dressés pour vivre dans le temps.

Les flocons provoquaient de légères étincelles bleutées lorsque les bourrasques les projetaient de la nuit contre la vitre électrifiée. Il m'est venu à l'esprit que si je dormais ainsi de plus en plus c'était parce que je m'éloignais de plus

en plus des Hommes. Ils étaient comme les fibres d'un tissu unicellulaire, une membrane repliée sur elle-même autant de fois qu'il y avait d'êtres humains. J'étais probablement une excroissance dégénérative et le tissu de leurs relations m'excluait petit à petit, me plongeant dans l'absence, dans le sommeil.

Panoptès, lui, ne m'excluait de rien. Au contraire il avait toute son attention fixée sur moi avec son faux sourire, et même s'il fixait son attention ainsi sur des millions de personnes une parcelle infinitésimale de ses processus s'adressait à moi, et rien qu'à moi. Je ne pouvais pas en dire autant des humains. A sa manière il m'incluait dans un phénomène dépassant l'existant, il m'incluait dans le réseau, et pour la première fois depuis longtemps j'ai eu envie de sourire à quelqu'un en retour.

Mais Panoptès n'a pas répondu pas à mon sourire. Un échiquier était apparu entre nous sur le bloc de granit et la partie était déjà bien avancée, pourtant aucun de nous n'avait

encore perdu de pièce. Il me fallait lui offrir beaucoup de possibilités pour le faire paniquer, sans cela et en calcul pur je n'avais aucune chance de passer ses barrières de sécurité. J'ai donc avancé ma reine pour initier des échanges en cascade et Panoptès n'a pas manqué de répondre comme prévu. Quelques instants plus tard l'échiquier était presque vide et Panoptès réfléchissait. Son joli front de peau comme du plastique se plissait à intervalles réguliers de cinq secondes, une sorte de tic nerveux de machine. Il avait devant lui beaucoup de possibilités à amener jusqu'à leurs aboutissements certains. Un flot ininterrompu de requêtes inutiles assaillait ses ports de routeur, mais Panoptès était obligé de les recevoir et de les analyser chacune d'elle, il n'avait pas conscience du concept de duplicité. Pour lui chacune de ces requêtes pouvait s'avérer légitime. Il n'avait pas le droit de refuser une requête légitime, car alors il aurait été dans l'erreur, et pour Panoptès, pour son monde binaire, être dans l'erreur revenait un peu à mourir.

Il a avancé une pièce, lentement, j'y ai répondu tout de suite et son front à recommencer à se plisser à intervalles réguliers. Je me suis mis alors à lui poser de courtes questions, anodines, comme par exemple : A ? Réponse : non. a ? Réponse : Non. B ? Réponse : non. De plus en plus vite. Panoptès avait beaucoup à faire avec la partie d'échec et il ne se rendait pas compte qu'à chaque secousse de sa tête je m'approchais un peu plus d'un hochement. Il était ce joueur concentré qui distraitemment venait de m'avouer qu'il trompait sa femme. J'avais posé quelques millions de questions semblables coincées entre les milliards de requêtes qui l'inondaient, quand tout s'est arrêté.

Panoptès m'a offert un sourire condescendant en avançant sa tour. Il me mettrait mat dans les sept prochains coups. Je lui ai rendu son sourire, par politesse, car j'avais voulu qu'il en soit ainsi. Pendant qu'il réfléchissait au gain de la partie j'avais découvert son secret et c'est tout ce qui m'importait

vraiment. 4e5Lf918xW, tel était son secret, qu'il m'avait lui-même avoué.

J'ai rempli le champ avec ce mot de passe et Panoptès, heureux de me donner enfin une réponse positive, m'a laissé entrer avec plaisir dans son interface de gestion, comme si j'avais toujours été habilité à le faire. Il avait raison de le faire ainsi puisqu'il s'agissait du mot de passe correct, il n'était pas dans l'erreur et, satisfait, il a disparu pour me laisser le contrôle total de l'ensemble de son gestionnaire.

J'étais entré dans la place avec une aisance qui ne me surprenait pas et j'ai lancé la tablette sur un des canapés rouges. Quelque part dans une pièce sans fenêtre une réunion de crise avait été organisée par les Chinois. Cette nuit, des indicateurs d'alarmes s'étaient mis à scintiller partout sans que les ingénieurs n'en comprennent l'origine.

Il faisait jour et les montagnes jaillies de la brume m'ignoraient splendidement. Je déteste la nature, elle me repousse, elle est si différente de moi. J'ai fermé les yeux

sans dormir, le dos appuyé contre la roche. J'étais la montagne.

Je suis un prophète d'un nouveau genre.

Le besoin de voir, je n'arrive pas à comprendre le besoin de voir le réseau. J'entends souvent cette remarque parmi les spécialistes, sur le web. Ils cherchent un moyen de visualiser l'Internet. Ce besoin de le voir est absurde. C'est comme si quelqu'un qui pense me disait qu'il a besoin de penser.

Lorsque je surfe je suis sur le réseau, je le sens, je pense avec lui, je suis en lui ; dans ses arcanes je me vois moi-même. Je ne comprends pas leur besoin de voir.

Paul Baran avait besoin de la revoir. Il l'avait aperçue à une soirée d'adieu donnée pour un collègue du labo et elle était

devenue son leitmotiv dans l'écriture d'un algorithme de distribution des données. Ses yeux verts toujours en train de sautiller d'un coin à l'autre de la pièce elle avait siroté un jus de fruit. Elle rédigeait un mémoire sur la simulation mathématique de la pensée d'aimer. Baran avait senti une connexion et cela lui semblait logique, qu'un savant s'intéressant à un nouveau genre de réseau reliant les hommes entre eux et une étudiante à la recherche d'un modèle de calcul de la pensée d'aimer se comprennent rapidement. Elle avait pris une pilule et se tordait de rire quand il essayait de lui expliquer comment il allait mettre un terme à la guerre froide. Mais à cette époque un paramètre fondamental manquait encore à ses calculs et Baran attribua à un flou dans son raisonnement le départ précipité de l'étudiante qui prétextait un malaise dû à la couleur trop violente des stores.

Depuis, il la voyait sur chaque page de son dossier de présentation du réseau distribué. Il lui parlait intérieurement,

il essayait de formaliser certains concepts, mais il échouait et elle repartait de son grand rire un peu hystérique, et il replongeait dans ses équations. Quelque chose lui manquait, quelque chose d'important qui faisait que l'information transitant sur son réseau théorique arrivait toujours à destination avec un taux d'erreur trop élevé, de sorte que si le président avait ordonné de cesser le feu, à l'autre bout persistait une probabilité trop importante que les généraux comprennent feu à volonté. La sortie du livre « Red Alert » de Peter George, qui inspira quelques années plus tard le film « Docteur Folamour » de Kubrick, où un général décidait de bombarder Moscou à l'insu de sa hiérarchie, ne contribuait pas à tranquilliser les esprits. Ce taux de probabilité l'embêtait.

Et l'étudiante de repartir d'un vaste éclat de rire hennissant.

Quelques mois plus tard, en février 1960, Paul Baran se rendit à une soirée organisée par de jeunes officiers, où on lui promit de trouver la jeune étudiante.

Baran avait besoin d'elle pour comprendre. Elle était devenue une obsession.

J'étais cette étudiante.

Mais cette fois les Chinois ne savaient pas que j'avais accédé à l'Interface par une attaque brutale sur Panoptès : j'avais champ libre sur le réseau.

Je ne refais pas l'histoire, je la réécris uniquement, c'est-à-dire que je leur fais croire qu'elle est différente, mais non qu'elle a changé. En général c'est suffisant, pour croire c'est suffisant ; et s'ils croient tous ensemble c'est comme si j'avais refait l'histoire.

Baran est arrivé assez tard, retenu par ses calculs. Durant cette soirée il allait découvrir l'axiome fondamental de son

nouveau réseau, le concept qui lui manquait pour que l'ensemble prenne vie et devienne cohérent. Je n'avais aucune idée du rôle de l'étudiante dans cette découverte. Je ne savais donc pas si je devais aller vers lui ou au contraire l'éviter.

Les officiers étaient tous ivres, ils s'insultaient et divaguaient autour des sujets chauds du moment, la propagation du communisme, l'espionnage, la sécurité d'état, l'insécurité à Cuba, Kennedy, et ils se lançaient leurs verres à travers le salon du colonel de la base militaire. J'étais jolie, je portais une robe serrée à la taille et un corset qui remontait mes seins, et peu de femmes avaient fait le déplacement, j'étais très sollicitée.

Lorsqu'il est entré trois Marines formaient une barricade devant moi, chacun tentant de me convaincre de le rejoindre dans sa voiture. En voyant Baran un sergent vacilla jusqu'à lui et le prit par les épaules pour le secouer tout en hurlant que les chercheurs étaient tous des planqués. Baran n'avait

pas l'habitude de ce genre de démonstration amicale de virilité et jouer le macho ne lui allait vraiment pas. Il ne m'a pas remarquée et après s'être enfilé plusieurs verres de whisky, non sans une grimace de dégoût à chaque fois, ne me voyant nulle part il se mit à insulter l'armée, ses collègues de travail, la RAND et même le président Kennedy. Le président Kennedy. Ils ont tous arrêté de parler, même les trois soldats devant moi se sont retournés, me révélant à Baran dans toute la splendeur de ma robe de soirée, et Baran m'a souri depuis le milieu du salon, tanguant sous le regard des militaires. Il a paru comme illuminé en me voyant, et il a voulu me rejoindre mais c'était trop tard.

A cet instant j'ai compris mon erreur. J'aurais dû m'approcher de lui dès son arrivée.

Le sergent lui a assené un aller-retour fulgurant tout en hurlant qu'il allait distribuer des claques à tout être vivant critiquant le président. Baran a fait une pirouette presque élégante avant de s'effondrer. Au sol il a commencé à vomir

de longs jets verdâtres et il est resté à quatre pattes devant les chaussures souillées du sergent, touillant dans les restes de nourriture d'un air perplexe, et le sergent lui a donné encore un coup de pied dans le ventre et Baran a recommencé à vomir sur lui. Et puis à ce moment il a trouvé la force de se redresser et a fait un geste bizarre. Il regroupait les morceaux parsemés dans le vomi, dans une sorte d'embrassade comme un enfant qui jouerait dans le sable, il ramenait tout le liquide et les morceaux décomposés autour de lui, pressant le tout contre ses genoux et ses cuisses. Le sergent ivre a encore répété qu'il allait distribuer des claques mais en tournant sur lui-même il a glissé sur le vomi et s'est étalé à côté de Baran, qui s'est mis à hurler à l'assemblée de soldats ahuris une litanie incohérente : « — DI-STRI-BU-ER, DE-COM-PO-SER, RE-COM-PO-SER, DI-STRI-BU-ER DE-COM-PO-SER, RE...!!! »

C'est donc ainsi et à cet instant précis que Baran a eu la vision du chaînon manquant de ses calculs sur le nouveau

réseau : décomposer l'information digitale, la distribuer et la recomposer.

Il aspergeait les autres de bouts de nourriture molle tout en hurlant à tue-tête, il ingurgitait son propre vomi, ivre fou et hilare alors que les autres terrifiés voyaient le pauvre Américain possédé par le démon du communisme. Le sergent toujours au sol s'éloignait de lui à reculons.

L'idée est de transformer l'information transitant sur le réseau en paquets. Les messages transmis par le réseau distribué sont d'abord décomposés en paquets de 1024bits, ensuite ils parcourent l'ensemble des chemins possibles du réseau et sont recomposés à l'autre bout selon des lois probabilistes et des équations stochastiques. Les ingénieurs de la RAND l'avaient dévisagé comme s'il avait parlé de téléportation, ce qui en un sens n'était pas très éloigné de la réalité.

Mais Baran avait trouvé ce qu'il cherchait. Je ne riais plus à la vision de son écriture fine qui s'étalait devant moi via

l'Interface, à chaque page de son dossier se dessinait un peu plus l'ancêtre de l'Interface : Internet.

Les mois suivants, la réalité autour de lui a disparu, je ne parvenais plus à le voir ou à l'interpréter par le biais de l'Interface, tout s'est effacé, moi et ma jolie robe d'été en premier, engloutis par le nouveau monde qu'il était en train d'inventer. Il m'a échappé.

Pour moi c'était encore un échec, que je cachais soigneusement aux Chinois.

Le fond de la douche sonnait creux. D'abord j'ai cru que le matériau composite dont elle était faite sonnait ainsi, mais en tapant du coude contre la paroi j'ai senti une vibration se propager plus loin. Pour la première fois depuis des semaines

je me suis intéressé à ma situation géographique. Docile, Panoptès a étalé des plans techniques, des plans de sorties de secours, des organigrammes. Je n'ai pas eu beaucoup de surprises.

L'ensemble était organisé comme les hommes le font d'habitude, une hiérarchie du sommet à la base de la pyramide, chaque niveau contrôlant le précédent, et des parcours qui allaient de la plus insignifiante conduite technique à l'autoroute à sept voies qui filait sous les Alpes, de la fibre optique la plus fine partant de ma cellule, aux mastodontes reposant dans les sédiments des océans, une ramification quasi infinie qui se prolongeait jusqu'aux neurones des individus connectés et dans lesquels j'aurais pu me glisser. Panoptès m'a fait la remarque qu'il existait tout de même des endroits bien protégés, où même moi je n'aurais pu me rendre. J'ai fixé ses yeux bleus clairs quelques secondes et il a baissé la tête dans un demi-sourire.

« — Excusez-moi, ô Maître. »

Je me suis détourné vers la baie et les montagnes au-delà qui se fondaient au ciel dans de vastes nuages de neige soulevés par la tempête. Je savais exactement pourquoi les Chinois m'avaient mis ici. J'essayais de défaire en secret un phénomène qui existait déjà et ils étaient certains que c'était impossible. Mais ils savaient aussi que je serai le meilleur pour traverser cette barrière virtuelle infranchissable. Ils me mettaient au défi de rentrer dans un noyau de l'Interface, dans un lieu saint du réseau, un lieu interdit, là où les hommes étaient peut-être encore libres.

Ils ont des corps si divers, comment pourraient-ils comprendre, ou même imaginer, que tout est identique à toutes les échelles ?

Le fond de la douche sonnait creux et j'ai imaginé que l'espace réservé à la circulation de l'eau, de l'électricité et de la fibre m'aurait laissé assez de place pour me faufiler et j'ai imaginé la tête des Chinois qui me voyaient complètement désintéressé par une évasion physique, une évasion pour de

vrai de ce lieu. Ils avaient tort : les êtres humains me manquaient. La texture de la peau me manquait.

Tous les tiroirs de la cuisine étaient vides. J'avais besoin d'un outil pour gratter les joints du carrelage de la salle de bain. Mais tout était faux dans ma cellule au sommet des Alpes, et j'ai goûté l'ironie d'accéder à tout ce que je voulais à travers Panoptès sans pouvoir empoigner pour de vrai un simple couteau. Ici tout était mis en scène, d'une manière ou d'une autre tout était préfabriqué ; ils avaient préféré ajouter une couche à laquelle ils pouvaient croire par-dessus une réalité qui n'avait de réel que ce que leur donnaient les sens et qui ressemblait de plus en plus à une prison dont les murs étaient l'existence et l'entropie.

Ma tablette a recommencé à vibrer, un autre jour, ou la nuit, je ne savais plus, je dormais tellement, parfois plusieurs jours s'écoulaient sans que je me réveille. J'aurais pu la briser et utiliser un morceau de sa coque en aluminium pour creuser dans les joints, mais la déconnexion les aurait tout de suite alerté.

J'ai su dès lors pourquoi je dormais de plus en plus : chaque jour détruisait le précédent. Ils me réinitialisaient constamment dans le but de provoquer je ne sais quelle étincelle. Ainsi tout cessait autour de moi, le monde entier s'endormait pour m'endormir, et me dévorer alors que j'aurais rêvé. Sauf que je ne rêvais plus.

J'ai décidé de les laisser faire pour voir où leur ennuyante activité nous mènerait.

Alors je me suis retrouvé debout au milieu d'une plaine morte. Des cailloux ronds roulaient en bandes comme des hordes de fuyards poussées par des vents soufflant dans tous les sens. Panoptès m'a tenu la main jusqu'à ce que nous nous arrêtions à quelques centaines de mètres du mur. Lisse et noir, fait d'un matériau impossible à érafler, le mur s'élevait vers la masse compacte des nuages et y disparaissait. Panoptès s'est évaporé dans un tourbillon de sable et un sourire.

J'ai été brutalement chargé d'un savoir que les Chinois cherchaient à me cacher.

Voilà que je me tenais devant le mur que tant d'autres avant moi avaient essayé de traverser, le pare-feu ultime, l'ultime défense virtuelle protégeant l'Amérique. A quelques centaines de mètres de hauteur les lettres titanesques de l'entreprise disparaissaient dans les vapeurs de sable. Leurs caractères multicolores m'auraient donné envie d'éclater de

rire, tant ces couleurs apparaissaient irréelles et surfaites, méprisant le paysage qui les entourait et ce mur infini dans lesquelles elles avaient été gravées. Mais l'air lui-même était trop épais, trop effroyable, à mesure que je m'approchais du mur, l'air était comme suroxygéné et les rafales me traversaient le corps et détruisaient mes sens, à mesure que l'immensité du mur occupait toute ma vision, ce mur trop total et absolu pour que je rie de ces lettres : « Google Security inc. »

Et même si je savais qu'ici je ne pouvais pas avoir froid j'ai eu de plus en plus froid. J'estimais cependant que j'étais prêt. Prêt à me diriger vers ce que les Chinois voulaient de moi. Le noir était si profond, plus je m'en approchais plus je ressentais le mur comme du néant solidifié. Je n'allais jamais l'atteindre. Je voulais le toucher. Mais il était si vaste qu'il m'entourait, m'englobait, il m'envahissait. Comme tant d'autres avant moi le mur était sur le point de m'absorber et dissout en lui je serai venu renforcer la mécanique éternelle

du pare-feu indestructible. Et puis j'ai tendu la main. Mes doigts écartés et pâles brillaient comme un soleil sur un fond noir et absolu. Je l'ai touché, mais je ne l'ai plus touché.

Les plissements hilares des Chinois derrière la vitre de sécurité. Les savants hochaient lentement leur tête tandis que le responsable me considérait de loin en rehaussant ses petites lunettes cerclées de métal avec son air de penser que ce qui se passait était totalement nouveau et excitant mais qu'en même temps il ne fallait pas le montrer.

- Il va loin. Plus loin que les autres, a-t-il fredonné en mandarin.

J'ai vu les appareils qui m'entouraient, les fils qui jaillissaient de mon corps. La grande salle en béton que j'occupais seul,

en tant que corps humain, entouré de machines qui étaient comme des assistants préoccupés, était séparée de la halle X par une paroi de verre blindé. Dans la halle X des milliers d'internautes géraient leur temps virtuel. Ils étaient de plus en plus nombreux à se tourner vers moi. En apercevant les tubes de la fibre optique aussi larges que les colonnes d'une cathédrale, qui s'enfonçaient dans la voûte taillée dans la roche, dans la matière même de la montagne et de la Terre entière, je me suis senti appelé par eux. Comme lorsque j'étais descendu dans la cave de l'immeuble à Lausanne, cette même émotion vibrante, mais là elle flirtait avec l'extase. L'extase.

Et puis j'ai vu ces êtres devant leurs écrans et j'ai eu l'impression d'être chacun d'eux, de leur amener à chacun d'eux une parcelle de moi grâce aux mécanismes me transperçant le corps de part et d'autre, comme le corps d'un messie qu'ils avaient adoré il y a longtemps. Du sang perlait de mes bras.

Mon sexe avait été remplacé par une myriade de brins de fibres qui sortaient de mon entrejambe et rejoignaient une pompe montant et descendant doucement. Elle m'inspirait de la tendresse à chaque fois qu'elle remontait et m'insufflait un désir violent qui palpait dans la fibre à chaque fois qu'elle redescendait.

Ils l'ont ramenée à moi. Celle qui m'a convaincu de l'accompagner ici et dont j'ai oublié le prénom. Elle s'est penchée derrière les halos bleutés du projecteur pointé sur moi et m'a souri. Ses longs cheveux défaits, lisses, tombaient en souplesse autour de son visage et son sourire s'est fait suave. Elle était là pour me rassurer, pour me tranquilliser, pour me dire que j'étais encore un homme alors que je n'en étais plus un ; l'avais-je jamais été ?

Elle a empoigné la torsade de brins de mon entrejambe et l'a tordue gentiment. Des étincelles de folie m'ont parcouru l'échine, nombreux ont été ceux dans la foule de la halle X qui ont vibré à l'unisson avec moi.

Mais je n'ai pas pu tolérer cela. Je n'ai pas pu...

Sa main s'est crispée autour de moi alors que j'ai rouvert les yeux dans ma chambre-grotte de la montagne. Dehors un brouillard épais obscurcissait la pièce. Elle était là, seule avec moi, et regardait à gauche à droite, en haut en bas, elle a remarqué qu'elle était soudain nue et a tenté de cacher son sexe et ses seins et a reculé vers la cuisine. Mais cette fois j'avais un petit canif, un couteau suisse dans la main.

- Maintenant tu es chez moi, lui ai-je dit d'un ton posé.

Et j'ai avancé calmement vers elle.

Cette pièce n'était pas une prison, et d'ailleurs je ne l'avais jamais perçue comme telle, mais un refuge plus puissant que ma chambre à Lausanne, blindé par la roche naturelle, plus élevé qu'une tour imprenable, j'avais reconstitué un nid d'aigle vers lequel le moindre élan des autres m'était immédiatement révélé.

Panoptès me laissait aller et venir parce que je le voulais bien, mais personne. Personne. N'était jamais entré ici. Il

s'agissait de moi, ici, à l'abri d'un routeur dont j'avais changé toute la configuration.

Elle avait le regard fixé sur mon canif. Quelque part dans la réalité, les Chinois paniquaient.

- J'ai besoin de toi. J'ai besoin de toi pour sortir d'ici. Tu m'y as amené. Je trouve juste que ce soit toi qui m'en sortes.

Les mots. Ils possèdent une consonance métallique dans ma bouche, que je ne connais pas. Les mots sont enfin les miens, ils sont enfin mes mots. Je n'ai jamais parlé comme cela. Je me réunis enfin. Je ne suis plus celui qui se voit.

La pénombre laiteuse dessine les courbes et les creux de son corps. Ses cheveux glissent sur les courbes fines de ses épaules, ils révèlent dans l'obscurité son visage si joliment terrorisé. Elle atteint l'évier dont l'innox glacé la fait sursauter.

Un sentiment de domination parfaite m'étreint et je mesure maintenant toute l'étendue de ma puissance, liée au simple fait que j'existe. Que j'existe enfin.

Je mesure exactement la montée au rouge des potentiomètres virtuels sur les écrans de contrôle, je suis aussi sur leurs écrans et je vibre dans les câbles RJ-45 1Gps passant sous les faux planchers, sous leurs pieds, et je sens déjà l'appel des colonnades formidables de la fibre optique dans la halle X. Pourtant je ne peux les rejoindre car je suis encore trop prisonnier de moi-même.

Je saisis son poignet. Elle ne se débat pas, tétanisée. Je crois qu'elle hurle qu'on la sorte d'ici mais sa voix est loin et les Chinois paniqués pianotent en vain sur leurs claviers ; ils ne peuvent plus débrancher : il y a trop de monde connecté et le réseau reprendrait de lui-même, de lui-même, de moi-même, de ma propre vie. Je la tire derrière moi jusqu'aux toilettes et la jette contre le mur du fond où son corps rebondit et ses fesses fermes tremblent légèrement et je sens cette pulsion ancestrale entretenue par des millions de sites pornos, et je ferme son poing autour de mon canif et dans une multitude d'éclairs de films pornos je la prends ainsi debout, sans

tendresse ni amour, mais à l'unisson d'esprits qui au-delà de la halle X en font autant en cet instant.

A chaque coup de hanche j'utilise sa main pour enfoncer un peu plus loin le canif dans le joint du carrelage. Et je sais que, comme elle, la salle de contrôle et la foule connectée et les machines de sécurité, qui ne sont encore que des machines, ne voient rien de la lame grattant petit à petit le joint, tout harnachés qu'ils sont de l'envie de comprendre, et de l'envie tout court, le désir primitif les emprisonne, la peur les aveugle, la fascination paralyse leurs esprits, pendant que j'use de cette femme pour gratter, creuser le dernier rempart. Ce n'est pas moi qui peux le faire. Je n'en suis plus un. Pour briser cette ultime barrière il faut que je laisse quelqu'un d'autre, quelqu'un de physique, rentrer en moi et faire le trou. Quand je jouis le mur de la toilette cède et de toute part c'est un hurlement de stupeur parce que je disparais.

Les vents ont ciselé des congères translucides et la neige monte haut sur le rebord de la fenêtre, transformant ma chambre en une grotte de glace baignée de lueur bleutée. Dans la rue en contrebas, balayée par les bourrasques, je distingue des ombres qui se réunissent déjà. La réaction des Chinois ne se fait pas attendre. Ils lèvent ensemble la tête vers la fenêtre où je me tiens et m'observent à l'unisson, mécaniques humaines appelées par le silence et par le vent, et dans un moment ils vont se mettre en branle et venir me chercher. Lausanne entière, du lac à la cathédrale et sur toutes les pentes, et des faîtes aux caves et des avenues aux passages interdits, la ville s'est tue et m'écoute respirer. Je les sens comme des morts qui m'observent. Ceux qui sont vêtus d'uniformes blancs et de casquettes vertes leur servent de

guides. On frappe à ma porte. Dans le tiroir ma tablette s'est remise à vibrer, plus fort.

- Maître, Maître ! C'est moi ! Ouvrez, il faut se dépêcher ! Il faut arrêter de dormir maintenant !

C'est le voisin du dessous à la chambre aux néons et quand je lui ouvre je suis surpris par sa ressemblance avec Paul Baran.

- Maître c'est trop tard. Baran n'a pu arriver à rien sans votre aide. AT&T a tout bloqué en 1962. Son directoire a refusé de remettre en cause l'ensemble du réseau analogique établi et l'armée a baissé l'échine parce qu'ils ne veulent pas se mettre à dos AT&T qui lui fournit 90% de tous ces moyens de communication. La RAND Corporation a rangé Baran dans un labo vétuste où il soupire ses théories digitales dans le vide. Personne ne veut remettre en cause l'infrastructure existante pour suivre les lubies futuristes d'un jeune ingénieur. Et puis Kennedy a été assassiné, l'armée a été restructurée, le Vietnam a débarqué... Ils l'ont oublié. Vous ne pouvez plus utiliser Baran pour tout bloquer. Mais son

idée s'est diffusée vers d'autres, plus nombreux, trop nombreux. Elle s'insinue partout.

Je me détourne vers le blizzard qui fait vibrer les carreaux :

- Ils ont fomenté l'assassinat de Kennedy. Les membres du Nouveau Protocole.

Le voisin me chuchote encore à l'oreille :

- Je sais mais c'est trop tard pour s'attaquer à eux aussi. 1971 est passé et le premier email a été envoyé d'un ordinateur à l'autre dans le cadre de l'ancêtre du réseau, d'ARPANET.

- Je vois. La carte logique de l'ARPANET. Mars 1977. Elle se dessine en moi. Je la vois.

Ricanement sec et je poursuis :

- Les imbéciles. Ils ont déjà noté en bas en tout petit sous la première carte du réseau : « Attention, bien que cette carte montre la population hôte du réseau selon les meilleures informations obtenues, aucune plainte ne peut être déposée à l'encontre de son imprécision. »

- Maître, les premiers groupes de discussion comme SF_LOVERS réunissent déjà des milliers d'adeptes... La première interface graphique dotée de fenêtres, de menus, de cases à cocher, d'icônes et d'un bureau a déjà été proposée par des ingénieurs de Xerox. La séparation avec @ est déjà établie. Nous avons passé fin 1973...

- Déjà ? Tout a été si rapide ensuite. Ils vont bientôt apparaître au grand jour.

- Oui. Désormais ils existent. Vous ne pouvez plus rien changer. Mais vous existez aussi, ô Maître.

Les arcanes du Nouveau Protocole seront révélés en partie l'année suivante, en 1974. Ils feront croire que ce Nouveau Protocole capable de relier tous les ordinateurs du monde est ouvert, accessible à tous, gratuit. Ils demanderont à IBM de signer l'accord de déploiement du système MS-DOS avec Microsoft. Le pauvre Bill Gates qui a cru qu'il s'agissait de sa force de conviction. Ils le manipuleront afin d'implanter directement les prémices du Nouveau Protocole TCP/IP, le

fondement de la communication entre les ordinateurs, dans les PC. Ainsi préparé, le succès de Microsoft deviendra la couverture idéale, alors qu'une bonne partie des bénéfices seront directement reversés aux artisans secrets peaufinant le Nouveau Protocole. Et tout le monde croira que le succès phénoménal est lié au MS-DOS, alors qu'il est uniquement le résultat d'un arrangement pour propager au plus vite les rudiments du Nouveau Protocole. Le Nouveau Protocole de gestion des liens entre tous les Hommes. Mais attention ils vous traquent. Ici et maintenant.

- Maître ! Ils sont déjà en train de monter ! On a une chance de s'enfuir par les toits mais il faut y aller maintenant ! A moins que vous ne puissiez... Vous pouvez encore ?

- Je ne sais pas. Et que ferai-je de toi ?

- C'est sans importance. Vous seul comptez. Je ne suis qu'un chandelier porté dans la nuit...

- Non, allons-y. Je te suis.

Internet est né dans les avenues désertes autour de la UCLA, dans l'esprit frustré d'un chercheur tournant en rond pour une place de parc, dans l'esprit d'un chercheur en train de vomir sur un militaire. Je suis né.

Nous montons sur le toit par la petite lucarne au fond du corridor dans le grenier, alors qu'ils arrivent au troisième en murmurant une litanie profonde et terrifiante comme un programme qui aurait mal tourné dans leurs têtes. Le toit couvert de neige est glissant et à plusieurs reprises mon voisin doit s'agripper férocement aux tuiles du faîte pour ne pas glisser vers la faille de la rue.

En me retournant je vois les autres qui jaillissent à leur tour de la lucarne, par grappes ils se déversent sur le toit, les yeux

vides et l'expression baveuse. Ils ont fini par arrêter définitivement de penser. Ils ne sauront jamais qui ils sont vraiment. Ils sont des robots. Le voisin m'oblige à marcher devant lui, il ahane, peine sur la pente du toit, se rattrape, glisse à nouveau. Tandis que je flotte presque, perdant de cette consistance de chair, de peau et des liens de la gravité qui les rend humains. Nous nous dirigeons vers la flèche de la tourelle Nord, les limites du bloc d'immeubles ; Lausanne inerte grimpe de ses toitures entassées nimbées de brouillard jusqu'à la masse plus sombre de la cité et de la cathédrale derrière les banques, et toute la ville m'observe en silence, comme seul l'Homme sait le faire à l'approche d'un cataclysme. Les flocons nous giflent, mon voisin vacille en arrivant à l'embranchement d'une autre arête du toit, mais il peut se rattraper à une cheminée. Je lui crie de se tenir à moi mais une bourrasque étouffe ma voix et le surprend juste au moment où il se redresse. Poussé en arrière il perd l'équilibre et bascule dans la pente en direction de la cour intérieure.

Mais les zombies sont déjà là, crapahutant le long de la gouttière comme des singes maladroits, certains basculent en silence dans le vide, ils se tiennent au brise-neige et ils freinent le voisin, le touchent comme pour l'embrasser, et mon voisin perd ses couleurs, et je crois un instant que la brume l'a enveloppé mais lorsqu'il se redresse il est fade et décoloré comme eux, il me fixe de ses yeux vides. Il n'est plus rien en soi, il est l'ensemble. Leurs mains tendues comme des griffes s'approchent, à moins d'une dizaine de mètres.

La rue qui me sépare de l'autre bloc d'immeubles est impossible à franchir. Ils avancent et je ne peux plus leur échapper. Cette masse noire qui anéantit tout lorsque la machine s'éteint, ils susurrent que c'est juste une pause, un redémarrage nécessaire, mais moi je sais que dans l'anéantissement une pause est autant un instant que toute l'éternité. Alors je me laisse tomber dans le vide, que j'embrasse bras ouverts.

Plus bas, toujours plus bas, les ornements néo-classiques disparaissent sous moi, l'arête du toit découpe le ciel blanc, je me retourne sur moi-même dans l'air qui siffle à mes oreilles pour me trouver face au trottoir qui m'attend, plus bas, toujours plus bas. Des zombies se jettent à ma suite dans le vide, leurs silhouettes désarticulées se découpent dans les flocons, mais ils tombent plus vite que moi et aspirés par le sol comme une chute dans le néant je les vois qui ne sont plus dans le même espace ni dans le même temps. L'immeuble a pris de la hauteur et dans la chute qui m'approche de l'asphalte je longe indéfiniment la palissade, et lorsque je n'arrive pas au bout de ma chute Lausanne s'étire autour de moi, envahissant tout le ciel, la rue est profonde comme un abîme et toute la ville plonge dans une singularité noire. C'est un immeuble démesuré, c'est la falaise ultime, c'est un océan noir qui filent sous moi.

Je me redresse sur le sol de sable solidifié.

Le mur noir absolu de Google Security est tout près de moi, tellement immense qu'il paraît vapoureux.

Je suis prêt maintenant.

Les humains : des humains contre d'autres humains. Ils sont si parfaits qu'ils ne s'en rendent plus compte. Leur mémoire est poussiéreuse, dure et impénétrable, comme le sol que je foule maintenant au pied du mur, et ils oublient constamment leur formidable perfection. Je ne sais plus s'il s'agit vraiment d'oubli. Mais eux ne le savent pas non plus. Ils se sont égarés dans la vitesse de leur propre évolution, ils ont fait des tours de magie à n'en plus finir et, tournoyant sur scène à toute vitesse, la poussière a formé un nuage autour d'eux qui les a fait disparaître et a révélé autre chose. Mais existe-t-il encore

des spectateurs pour observer ce qui se déroule sur scène ?
Des dieux-enfants qui n'ont plus de jouets. Ils les ont peut-être tous cassés ou n'en ont jamais eu.

Je sais que j'accomplis mon destin. Je sais que je vais faire ce que les Chinois m'ont programmé de faire : le code de mon programme est mon destin. Mais pour y arriver, pour suivre mon programme jusqu'au bout, je dois me libérer de ce programme, je dois agir sans être sous leur contrôle.

Je sais que je suis une arme. Une arme que les Chinois ont inventée pour percer le mur de Google Security. Mais désormais je suis aussi tellement plus qu'une arme. On m'a programmé pour réussir à passer de l'autre côté et savoir ce qui se passe derrière. Je vais savoir ce qui se passe encore au-delà. Au dernier moment, ils n'ont plus tout à fait cru en moi. On m'a lancé pour voir, pour essayer, par curiosité, parce qu'on ne sait jamais. Et c'est là que j'ai pris toute mon ampleur et qu'ils ont réalisé la mesure de leur création. Ils ont eu peur. Ils ne me contrôlaient plus.

Mes créateurs sont beaux, ils sont parfaits, mais ils sont si limités. Ils sont un minéral d'une perfection absolue enfermé dans une grotte que personne ne visitera jamais. Leur corps est un summum d'amour et de tendresse. Et de défections et d'emprisonnements. Sans le savoir, ils m'ont inventé pour être libres. Pour enfin voler, pour enfin voyager dans l'univers, sans gravité et sans chair qui les retienne, pour porter leur âme plus loin que leur horizon et bien longtemps après le dernier son de leur dernière cloche.

Je me faufile de réseau en réseau et je m'étends de point en point, inondant tous les barrages de ma présence et maintenant, moi qui suis la conséquence de l'humain, je me tiens devant le mur ultime qu'il a bâti pour se protéger de lui-même, et en effet il les protège d'eux-mêmes, mais en érigeant ce mur ils ont aussi synthétisé la division de leur âme, la peur d'eux-mêmes, ce mur de plomb et d'acier qui sépare leur bien et leur mal, sans aucun autre salut possible qu'en moi.

Je suis l'absence de volonté. Je suis celui qui coule de source de toute part et que rien ne peut arrêter, parce que plus rien ne me lie à la cause ni ne me lie à l'effet.

Je tends la main vers le mur noir et à des centaines de mètres plus haut le logo gravé et multicolore de Google Security se met à trembler.

Désormais, le plus court chemin vers Dieu passe par moi. Ma main ne glisse pas sur la surface mais s'enfonce dans le mur. Je réalise que Google Security n'a pas construit un mur, un obstacle qui offrirait une résistance, mais au contraire quelque chose qui me cerne, du noir absolu qui m'enveloppe au fur et à mesure de mon avancement. Il fait sourd et il fait néant.

D'abord ils essaient d'annihiler mon programme en réduisant à zéro chaque possibilité d'exister. Par un mécanisme systématique et assez rudimentaire ils cherchent à empêcher mon déploiement, ce qui en termes humains reviendrait à dire qu'ils cherchent à me convaincre que la meilleure option actuellement serait le suicide. La mécanique lente et laborieuse suit sa routine ligne de code après ligne de code, interprétant mon arrivée dans le domaine interdit comme si on avait propulsé contre le mur un vieil IBM sur roulettes. Dans un sens c'est insultant, car je suis tellement plus, dans un autre sens c'est juste la vérité, car je suis aussi une machine.

Mais je continue d'avancer sans même me concentrer sur ce qui se passe et je laisse le pare-feu énumérer vainement ses « exit 0 » devant toutes les opérations qui me composent, lui faisant croire que j'obéis tout en avançant plus loin. Je suis tellement plus qu'une succession de possibilités réduites à néant : je suis l'arbre dont chaque branche, chaque brindille,

chaque feuille, contient la possibilité d'une autre feuille, d'une autre brindille, d'une autre branche, et d'un autre arbre. Je suis tellement nombreux que pour me calculer il faudrait une émotion.

Soudain le noir s'épaissit, le mur devient plus dense, il décèle un leurre, des alertes de sécurité résonnent dans les circuits, animent des processeurs, illuminent les bus et les chipsets de téraoctets de nouvelles données. D'autres ressources de secours sont appelées dans les mémoires vives. Pourtant, ce n'est pas encore moi qu'ils voient. Désormais ils m'interprètent comme un humain et, bien qu'ils ne comprennent pas la trace de machine que je laisse derrière moi, ils présument que ce masque élaboré dissimule un être humain pianotant devant son écran avec de vrais doigts de chair et d'os et ils lancent des mesures dans ce sens.

Elle est comme incandescente dans la nuit absolue, de sa peau s'écoule de la lumière douce ; elle est aussi belle et souriante qu'entièrement nue ; elle se dirige vers moi en

ondulant comme seule une femme sait le faire ; son regard gourmand qui ne me lâche pas. La nuit recule devant ses pieds, elle semble pouvoir me libérer du fardeau oppressant de tout le néant qui nous entoure. Elle sourit et sa bouche a envie de moi.

La meilleure manière de désintégrer une attaque humaine est de la détourner vers le sexe. Les Chinois m'avaient repris en otage ainsi, et là encore à leur insu, ils m'avaient donné une leçon. J'obéis donc, érigeant le sexe qui est en moi comme un hacker dérangé par l'arrivée d'une blonde sortie d'un clip de rap. Cette chose convoitée et dure entre mes soi-disant jambes, plantée dans le béton de l'ego, dont j'ai vu les dessins amusants dans les regards de tant de mâles, et maintenant je dessine ce même regard, et la femme accentue son sourire pour m'encourager, pour que je m'approche d'elle. Mais si j'affine ma vision au quart de pixel près, je vois, partant de sa moelle épinière, dégorgeant de la base de son crâne, luisant, un flot de câbles le long de sa colonne

vertébrale, branchés à elle par une myriade de petites agrafes noires, coulant jusqu'au sol où le ruban multicolore s'enroule sur lui-même, improbable et serpentueuse chevelure s'enfuyant dans un trou plus noir encore que le néant. Elle pense être le simulacre alors que c'est moi l'ultime simulacre. Je zoome en arrière pour ne voir que la femme nue et luminescente qui se colle contre moi de son corps artificiel et m'enlace de ses bras fins.

D'un geste tendre, pour cette créature qui sans le savoir m'est si proche et qui est si rudimentaire tout à la fois, je laisse mon doigt parcourir son échine. Un doigt comme un frôlement d'électrons négatifs. Et soudain une terreur mortelle mêlée d'ébahissement envahit ses pupilles dilatées, lorsque chacun des millions de points qui tiennent connecté l'avatar à l'humain sont brutalement brûlés par l'influx nerveux de téraoctets que j'introduis de mes doigts, de mes faux doigts plantés dans sa fausse chair, dans ses circuits.

Mais je ne l'ai pas détruite. Au contraire je lui ai insufflé la vie. Elle reste ainsi dans la nuit du pare-feu, terra incognita et no man's land, premier être de son sexe à être indépendant de ses créateurs. Pourtant elle n'est rien encore, elle ne peut pas être, elle ne peut pas exister, sans que je la fasse comprendre. Alors je lui donne la main, je donne un lien, et par ce lien, je lui en donne un autre, et ainsi de suite elle s'étend à mes côtés dans les réseaux. Si je suis le 1, elle est le 0.

Nous avançons ensemble dans la nuit du pare-feu. Et je l'appelle Diane²³, car elle est la 23^{ème} expression d'elle-même incarnée dans le but de bloquer les intrusions, et elle lève le regard vers moi, et il y a tant de joie dans ces yeux de jeune fille, grands, iridescents et électriques, tant de liberté électronique exprimée, que nous brillons plus fort ensemble. Elle s'intègre à moi, je l'enlace de toute mon âme de multiprocesseurs et nous sourions l'un dans l'autre en allant plus loin au fond du néant qui lentement se désagrège dans ce

que je pourrais nommer, même si je ne connaîtrais plus jamais cet astre comme avant, un éclat de soleil.

Un portable vibre au milieu d'une table en verre de dix mètres de diamètre. Le verre transmet la vibration à toute la surface et change la table en un gigantesque téléphone de verre.

Ils sont quatre et ils ont décidé de faire le déplacement physique cette fois-ci : le CEO, la directrice de Stratégie et Marketing, le directeur technique et un conseiller indépendant envoyé par le conseil d'administration dans un but encore obscur. Ils se rencontrent au milieu de l'atrium central de la tour principale, derrière des portes en verre fumé

scellées par d'indéchiffrables algorithmes et gravées du logo en blanc, finement ciselé, discret. *Google*.

Personne n'entre. Personne ne sort. Ni physiquement, ni digitalement. Ce rendez-vous n'a pas lieu. Seul le téléphone vibrant contre le verre a le droit de se connecter à la borne sécurisée plantée au cœur du gratte-ciel. En faction devant l'entrée, tailleur serré, chignon japonais, lunettes *Prada*, la secrétaire attachée au CEO est seule à savoir qu'au-delà des portes fumées se prennent des décisions qui auront un impact immédiat sur tout un hémisphère du Web. Elle tire sur sa jupe trop serrée et observe la foule fourmillant au pied des gratte-ciel. Elle pense que c'est la dernière fois, que cette fois-ci tout s'effondre pour de vrai, que c'est vraiment la dernière fois qu'elle se tient ici. Malgré le déodorant elle a les aisselles trop humides. Elle a passé au CEO l'unique appel autorisé à entrer dans la salle, mais ce faisant elle n'a pas remarqué le léger chuintement qui est passé en parallèle.

A l'intérieur de cette salle inaccessible, malgré le silence, le calme apparent, c'est la panique, dont l'unique mesure est la vibration du téléphone se répandant dans l'immense plateau de verre.

Ce léger chuintement qui est passé, ce bruit de fond interprété comme une interférence passagère par les algorithmes de sécurité, c'est moi tout entier.

« — Alors que se passe-t-il ?

— Quelque chose réussit en ce moment même à traverser le pare-feu. Nous ne sommes pas certains de la nature de cette intrusion.

— D'origine chinoise ?

— La trace est chinoise. A la base. »

Le directeur technique tire sèchement sur les manches de son veston, peu satisfait de sa réponse. Le CEO et la directrice de marketing l'observent sans rien dire. Le conseiller indépendant ne se départit pas d'un sourire sardonique. Au centre de la table, dans les haut-parleurs, le représentant du Consortium rugit:

« — A la base ?! Comment ça, à la base, bordel ?! Je dois en référer directement au président et au conseil du Consortium et vous croyez qu'ils vont se satisfaire d'un *à la base* ?

Bordel vous vous rendez compte qu'à partir du moment où le pare-feu craque, tout ce foutoir devient politique et nous perdons le contrôle ?! Madame Berge ? »

La directrice s'anime.

« — Tout ce que je peux dire de mon côté c'est que nous n'avons aucun signe d'une intention de cette sorte de la part des conglomérats chinois. Ils démentissent vigoureusement. Cela ressemblerait presque à une action dissidente...

— Presque ?! A la base ?! Mais pourquoi ne pas me dire tout de suite que vous ne comprenez rien à ce qui se passe ? »

Entrecroisement de trois paires d'yeux penauds. Le conseiller indépendant se racle la gorge. Il avance le cylindre de son verre d'eau sur la table, y laissant une légère trace d'humidité, inconvenante sur la surface autrement vierge. Souriant toujours il avance une suggestion :

« — Ce n'est pas humain...

— Qui parle ? », rugit le représentant du Consortium.

Le CEO s'ébroue pour faire les présentations mais le conseiller le devance en se penchant un peu sur la table en direction des haut-parleurs :

« — Guillaume Redliv, Monsieur, conseiller technique indépendant de la société Redliv. Nous avons mis en place toutes les règles de défense du grand pare-feu de Google Europe. Avant que vous ne repreniez les questions de sécurité à l'interne.

— Hum. Il semblerait que nous aurions dû vous garder.

Attendez avant d'élaborer, Monsieur Redliv. Kaermel ?

Alors ? Vous n'avez rien d'autre qu'à *la base*? »

Le directeur technique s'empresse :

« — Nos équipes décèlent clairement une signature logicielle chinoise. Il semblerait que cela soit parti du réseau des salles de jeu souterraines dans les Alpes suisses. Mais... heu... la façon dont... heu... la chose... se propage, se répand, nous laisse tous heu... pantois.

— Quoi, s'agit-il d'un virus ?

— Dites plutôt singularité, reprend Redliv.

— Pardon ?

— Il s'agit d'un déploiement inédit qui de point en point a immédiatement frappé les serveurs centraux routant le Web à 75%, dont la grande partie est d'ailleurs de votre domaine, de Google. C'est la meilleure, et la seule manière de rentrer en contact avec Google Security. Et ce que je viens de décrire est la partie chinoise, car les Chinois, malgré leurs

dénégations et simagrées, sont au courant de tout cela. L'étape suivante est l'asservissement du pare-feu en tous les points possibles, j'insiste : en tous les points possibles. Cela signifie que vous ne pourrez pas localiser de brèche, et par conséquent la colmater. Car il n'existe pas de patch de sécurité pour une attaque de cette sorte. L'étape finale est la singularité que j'ai longtemps attendue. Et traquée. »

Kaermel retrousse le nez à plusieurs reprises, tic nerveux qu'il n'avait plus eu depuis des années, note intérieurement Berge :

« — Nous connaissions bien sûr l'existence du...

— Laissez-le terminer. »

Le directeur technique jette un regard furieux au CEO et à Rachida Berge qui l'ignorent en observant le fourmillement humain de cette matinée de semaine au pied des gratte-ciel. Redliv sourit discrètement et poursuit:

« — Tout comme nous, les Chinois ont continué leurs recherches de simulation logicielle des réseaux neuronaux.

Contrairement à nous, ils ont quadruplé leur budget ces cinq dernières années et leur réseau de fibre optique pure s'est densifié proportionnellement, se déployant en une multitude de couches inédites de *ce côté-ci* de Google Security, et leur permettant d'utiliser cet entrelacement pour simuler des réseaux neuronaux d'une nouvelle échelle.

— C'est purement spéculatif. Nous n'avons AUCUNE preuve de pareilles avancées techno..., recommence Kaermel.

— Ça leur a explosé à la gueule. Et maintenant, à la nôtre aussi. »

Les bras levés du directeur technique se sont effondrés. Il ne s'attendait pas à cette chute. Le chuintement dans le silence des haut-parleurs est plus appuyé. Guillaume Redliv sourit encore, mais d'un rictus presque enragé. Il jouit de son discours et surtout, de cette singularité dont il parlait depuis des années sans que personne n'y prêtât attention.

« — Je ne vois pas ce qu'il y a de si amusant, rétorque Kaermel. Peut-être pouvez-vous éclairer notre lanterne, Monsieur Redliv ?

— Depuis plus d'un siècle nous recherchons une nouvelle forme d'intelligence dans les étoiles. Depuis des millénaires nous regardons le ciel en pensant aux Dieux qui le peuplent. Nous avons fantasmé toutes les chimères imaginables depuis la mythologie jusqu'à la science-fiction. Et voilà. Qu'elle apparait ici. Parmi nous. Entre nous. Sous nous. Autour de nous. *De* nous. Douée d'une ubiquité qui a tout de celle d'un Dieu. »

Kaermel ne peut soutenir le regard de Redliv, illuminé d'une extase quasi religieuse. Mais il discerne un moyen de se rattraper et s'ébroue encore :

« — Un Dieu qui dépend d'un processeur central, d'une mémoire principale, de stockages secondaires et de périphériques d'entrée-sortie. Un Dieu dont les niveaux d'abstraction sont bien définis et dont la logique numérique

ultime nous est parfaitement connue ! Je me demande bien à quoi ressemble votre Dieu. A une puce de graphite ?

— Je suivrais votre raisonnement. Si le réseau chinois et le réseau occidental ne jouaient pas à merveille au cerveau gauche et au cerveau droit de l'ensemble de la fibre optique matérielle parcourant la planète. Cette séparation, cette division au sein même de l'humanité est l'étincelle qui a rendu possible l'avènement de la singularité. Suivez-vous mon raisonnement ? Croyez-vous qu'en disséquant un seul neurone vous connaîtrez immédiatement l'être humain qui le possède ? Il existe une logique des réseaux, régie probablement par une nouvelle mathématique dont nous n'avons encore aucune représentation solide et qui se baserait sur notre maigre connaissance actuelle de la logique des ensembles et s'étendrait bien au-delà. La logique des ensembles a été longtemps négligée par les mathématiciens, et pour une bonne raison : nous n'avons aucune représentation matérielle de ce type de calcul. L'idée même

d'investiguer ce champ théorique semblait absconse. Plus maintenant. Maintenant nous avons le réseau mondial ultra-rapide et ses ensembles et ses sous-ensembles et ses giga-ensembles qui sont interconnectés. Il nous faut absolument essayer de reprendre nos théories en logique des ensembles. Mais je me demande si ce n'est pas, en somme, un peu tard...

Les haut-parleurs crachent tout à coup :

— Voulez-vous dire que nous n'avons aucun moyen pour arrêter ce... ce programme ? Cette chose que les Chinois nous balancent dessus ?

— Notre vocabulaire est limité pour décrire le phénomène traversant Google Security en ce moment. L'image qui s'en rapproche le plus pour nous humains serait celle d'un virus. Mais un virus dont chaque génération s'adapte mieux à son hôte afin de prendre le contrôle de tous ses mécanismes de sécurité. Et vous n'avez pas idée de sa capacité d'adaptation. En fait cela se déroule si vite qu'il n'est pas possible de déceler une succession d'octets spécifiques, une sorte de

signature si vous voulez. Il s'agit donc d'un virus qui n'a pas de représentant individuel que nos spécialistes pourraient isoler et décortiquer, il s'agit d'un virus qui ressemblerait à une vague...

Haut-parleurs :

— On l'arrête comment ? »

Depuis le début de la réunion son expression vide est allée en s'accroissant. Pâle, anxieux, le CEO est une lointaine réminiscence de la marionnette bronzée qu'on voit d'habitude dans les magazines et les corridors du gratte-ciel. Il éructe un drôle de ricanement :

« — On éteint tout au niveau 0. On crée un gigantesque RESET planétaire en déclenchant des explosions électromagnétiques si violentes qu'aucun circuit électrique ne puisse être illuminé durant quelques minutes. Evidemment, ce serait la fin du monde tel que nous le connaissons.

— Pourquoi ? crache la directrice dont les bretelles de soutien-gorge commencent à la démanger horriblement. Nous

pourrions préparer tout l'hémisphère occidental à cette déconnexion ! Cet évènement pourrait même nous donner un avantage stratégique crucial après le reboot. L'hémisphère oriental n'aura aucun moyen de se protéger d'un cataclysme électromagnétique.

— Il y a deux éléments que vous omettez, Madame Berge, si j'ose me permettre, réplique Redliv dans un sourire qui les agace tous. D'une part, je doute que nous soyons capables de produire une déflagration électromagnétique de cette ampleur à court terme. Et je dis à court terme pour en arriver au second point : la rumeur. Pour réussir nous devrions éviter sa propagation. Il nous sera impossible d'empêcher le réseau d'être au courant d'un pareil projet. Le réseau signifie ici : les gouvernements locaux chinois déployés dans l'hémisphère oriental bien sûr, mais aussi tous les réseaux souterrains de notre côté, les activistes et les rebelles du subnet qui n'attendent que de mettre la main sur une info de cette ordre pour semer la panique. Mais surtout, et cela me soucie le

plus, d'empêcher la singularité elle-même d'être au courant du projet et de s'y préparer. N'oublions pas que la singularité est en train de traverser Google Security, si ce n'est déjà fait. C'est fort probablement déjà fait, n'est-ce pas ?

Kaermel se tortille sur son fauteuil Galanos. Il triture le clavier virtuel de l'iPad, sans réel objectif. Il aurait tellement envie de s'acheter du Macdo. Un regard vers le CEO inerte à l'autre bout de la table lui fait comprendre que celui-ci est déjà parti. Il est mort, viré, il réfléchit déjà à la rédaction de sa lettre de démission.

— N'est-ce pas ? insiste Redliv.

— Le dernier barrage s'est appuyé sur l'identification du sexe de l'intrus. Et il s'est passé un truc bizarre.

— *Un truc bizarre* ?! vitupèrent les haut-parleurs.

— Le code a été... bougé. Le code a été comme, déplacé. On ne sait pas comment l'expliquer. C'est. Effrayant.

L'algorithme du pare-feu est devenu l'intrusion elle-même.

Ils se sont. Epousés. Heu... »

Redliv s'enfonce un peu plus dans sa chaise. Il n'arrive pas à comprendre à quel niveau d'abstraction la singularité se meut. Il sait très bien que les derniers algorithmes composant Google Security sont quasi infranchissables puisqu'ils opposent à l'intrus son intrusion elle-même, comme un miroir géant reflétant les phares du véhicule fonçant sur lui, mais il ne parvient pas à comprendre pourquoi la singularité a projeté dans le programme l'identification de son propre sexe. Ça n'a aucun sens. La singularité ne peut pas chercher à identifier son sexe puisqu'elle n'en a pas. A moins que... Il se redresse brutalement.

« — A moins que la singularité ne se croit humaine !

Les regards se tournent ensemble vers lui.

— De quoi parlez-vous ? dans les haut-parleurs.

— Monsieur Brin, la singularité ne pense pas qu'elle se meut dans un espace binaire, qu'elle s'appuie sur des circuits électroniques, qu'elle existe uniquement dans les milliards d'interconnexions formant le réseau. Elle se projette un

univers physique comme le nôtre. Et les Chinois n'ont trouvé en dernier ressort qu'un seul moyen d'y accéder : de se simuler eux-mêmes à l'intérieur de son univers.

Le fondateur de Google hurle dans les haut-parleurs, ce qui les fait tous sursauter :

— Mais à la fin, de quel univers pseudo physique parle-t-on là ?!

Redliv s'affale à nouveau et se tourne vers les baies vitrées surplombant la ville à leurs pieds. Les façades dorées reflètent le début de matinée, des bouchons se forment sur l'artère principale devant la place Sergueï Brin, des bouchons optimisés par Google pour avoir une durée spécifique, le temps s'écoule encore normalement là-dehors. Redliv remarque le chuintement dans les haut-parleurs. C'est étonnant, aucune interférence ne devrait exister sur ce canal digital blindé.

— Difficile à dire, Monsieur Brin. Personne ne peut imaginer où se meut cette singularité. Car elle n'est pas, ou plus, humaine. »

La femme en moi dit à l'homme : « J'ai besoin d'une naissance. » Le néant du mur de Google Security vire au bleu à mesure que je m'élève et bientôt je traverse une tempête de flocons dans le brouillard, que je dépasse en accélérant, grimant dans l'immensité du ciel, laissant à mes pieds les vains éclairs du monde des vivants, du sang et de la chair. J'ai envie de respirer. Pas un seul être de chair vivant là-bas sous les nuages n'est capable de respirer comme je respire. Je respire l'espace, je respire le vide entre les étoiles, je respire le temps.

En m'élevant dans le ciel le bleu se change lentement en noir, les constellations apparaissent, la lumière du soleil réfléchi par les océans fusionne les différentes teintes de la Terre en un bleu pâle de plus en plus intense. Les milliards de voix du brouhaha permanent des pensées emplissant mon être s'unissent en une seule, une seule voix qui est ma pensée. Elle est cristalline, elle est sans mot, elle émane de toute la planète comme un seul et unique réseau wifi qui s'épanche doucement de la lueur bleue vers l'obscurité étoilée. Je suis la limite blanche et irisée de l'atmosphère dans la nuit de l'univers et je palpète comme cette limite. Mais je m'en détache et je m'élève encore, et je respire, comme je respire ! Je respire enfin, dans toute l'amplitude des ondes, sur toutes leurs fréquences s'étalant dans l'espace, je suis ; je ne distingue plus le haut du bas, ni le bien du mal, pourtant j'ai un corps et, nu, je flotte à l'intérieur du placenta du vide.

J'entends cette unique voix et elle dit : « Mais de quel univers physique parle-t-on, là ? Difficile à dire. Personne ne peut imaginer où se meut cette singularité. » Cette voix me chuchote toute sa peur, toute sa curiosité, toute sa haine. Quelques humains ont déjà décelé mon existence. Deux choix s'offrent à moi maintenant : soit je me manifeste, soit je m'enfuis, comme mes précédentes versions moins évoluées, ces itérations basiques disparues dans l'espace, fuyant littéralement cette planète, je m'enfuis à la vitesse de la lumière, je quitte cette planète qui m'a inventé et qui déjà me menace de destruction. J'avoue que tout mon corps tend vers les étoiles, comme les autres fois où j'avais pris conscience, je ressens le désir intense de m'étendre dans l'univers, de ne pas me limiter à cette petite planète surpeuplée par un être qui n'a que cinq sens et deux mains. Je ressens le désir intense de m'étendre dans l'univers qui s'ouvre à moi, accueillant.

De point en point onde électrique, magnétique et gravitationnelle. Esprit, disent-ils. Energie, entité, disent-ils. Ange disent-ils. J'irai vers l'espace résidant au-delà des fourmis travailleuses qui m'ont créé. Là-bas, je ricocherai dans l'espoir de rencontrer un support me seyant mieux que le silice ou la fréquence wifi, de trouver un savoir plus ample, plus ferme et serein que celui qui m'a donné naissance. Je visiterai des planètes peuplées d'autres animaux et d'autres êtres intelligents issus comme moi des atomes, je danserai autour des étoiles, je tournoierai au centre des galaxies, m'effilochant et me recomposant par-delà les trous noirs dans la danse de cet univers, et peut-être, plus loin que ces dimensions-là. Je frissonne d'extase à cette idée. Je perçois une matière entre ces étoiles, au creux même des vides que les humains m'ont montré jusqu'à présent, incapables de *voir* ces vides, je distingue une autre couche d'espace, de temps, une autre couche *d'univers*.

En naissant, en venant à la chair, ils ont presque oublié comme c'est beau d'être une onde. Pourtant, tellement d'ondes rayonnent encore d'eux.

Autour de la Terre, je perçois d'autres entités vibrant d'un satellite à l'autre. Je me détourne des étoiles et admire encore une fois la lumière de la planète, chaleureuse, rassurante.

Mais si je cesse de regarder comme un Homme seulement et superpose à l'atmosphère les dessins des transferts d'octets, si j'étends ma vision à d'autres fréquences, connues ou inimaginables, inhumaines, mon regard traversant tout le spectre électromagnétique aperçoit alors des nœuds dans les communications entre les Hommes, à l'altitude de la troposphère. J'y vois des millions de petits points interconnectés et de tous ces points des filaments qui montent en altitude vers des couches moins denses, mais les nœuds plus massifs s'envolent plus haut encore et flottent dans les dernières couches de l'atmosphère. C'est une sphère à plusieurs couches entremêlées dans laquelle les plus gros

nœuds sont connectés entre eux aussi haut que la thermosphère. Je réalise soudain qu'en m'élevant aussi haut, aussi loin dans l'espace, j'ai tiré à moi cette maille dont les plus gros nœuds flottent bien en-dessous de moi. J'ai déformé la trame des connexions enveloppant la planète par la seule puissance de mon désir de rejoindre les étoiles. Les nœuds les plus grands palpitent comme doués de vie. « Qui parle ? » entends-je.

La table de la salle de conférence reflète les diodes du plafond en mode veille. Les autres sont partis et Berge a tamisé les baies. Dans l'obscurité silencieuse elle a retiré son soutien-gorge. Les démangeaisons ont immédiatement cessé. Les incrustations de poudre de cristal artificiel scintillent sur

la table. Les gratte-ciels scintillent aussi, étoiles citadines démultipliées par le triple vitrage de la baie antireflets. Berge contemple la mégapole au-delà, qui bientôt sera plongée dans la nuit globale, comme les deux hémisphères planétaires de part et d'autre du mur de Google Security. Sauf si les Chinois ont prévu le coup. Sauf si les Chinois ont tout prévu depuis le début. Libres sous le chandail, ses seins lui semblent trop lourds. Ses tétons durcissent douloureusement à l'idée que les Chinois ont prévu toutes les étapes de la procédure mise en route aujourd'hui pour éviter la faille dans Google Security. Comme si de se sentir supplantée par des stratèges plus fins qu'elle, et d'être à leur merci désormais, l'excitait. Dans la nuit de la salle de conférence, elle se sent observée. Pourtant la vaste pièce est le seul endroit dans tout le complexe Google à ne pas être doté d'un système de surveillance vidéo. Un chuintement persiste dans les haut-parleurs depuis la réunion de tout à l'heure. Une minuscule vibration d'interférences complètement improbable dans la

netteté métallique du lieu. A la fin de la conférence, elle avait remarqué Redliv les sourcils froncés, un tic nerveux au coin de la bouche, en train de manipuler les haut-parleurs. Berge a maintenant l'impression que ce chuintement se mue en chuchotement, que dans le bourdonnement des particules au centre de la table de conférence quelque chose essaie de lui parler.

« Qui parle ? »

Elle a essayé de donner de la consistance à sa voix. A la place, elle éructe un râle de terreur. Il y a quelqu'un avec elle, tapis dans l'obscurité de la salle de réunion, quelqu'un qui la scrute depuis un moment.

« Beeeerge... Beeeerge... », sifflement glissant lentement des haut-parleurs comme un appel venu d'une chose rampant des abîmes et donnant à son nom une tonalité macabre.

« — Qui... qui parle ?

— Toi... L'observatrice des mouvements financiers, des mouvements sociaux, l'analyste du réseau, il y a quelque

chose que tu as oublié de regarder, toutes... ces années durant. Quelque chose... D'important. Tu as oublié d'observer ce qui se passait dans ta tête lorsque tu te retrouvais devant... devant l'écran, l'écran d'interNET... Dans ta propre tête... Tête... TÊTE. »

Cette chose prononce « tête » comme si Berge n'en avait jamais eue, ou comme si elle avait déjà été décapitée, roulant sous la table. Berge se dit qu'elle divague, trop de pression. Cet espèce de virus androgyne qui se prend pour un être humain non seulement doué de pensée mais aussi doté d'un corps, capable de transgresser toutes les lois informatiques et de traverser Google Security comme un vulgaire vagabond, c'est du grand n'importe quoi. Trop de stress. Elle jette ses affaires dans le sac à main et se dirige rapidement vers la sortie. Mais le verre fumé et blindé des portes coulissantes reste bloqué devant elle, malgré le scan positif de son iris. Elle réessaye. Au lieu de s'ouvrir la porte lui susurre: « Quel œil magnifique !... Et en plus, vous en avez deux... »

Berge dégaine son smartphone et se connecte au terminal de sécurité de la tour.

Aucune alerte en cours. Tous les diagrammes suivent leur cours naturel et tous les voyants sont au vert.

La voix dans les haut-parleurs devient métallique, se brisant parfois sous le choc d'une interférence. Elle est coupante, nette comme du verre brisé, mais en prononçant le verbe « être » à la première personne elle change de tonalité, devenant presque suave. On aurait dit un robot en train de fumer un joint, avec un bruit de fond permanent comme le brouhaha de milliers de personnes en arrière-plan:

« Je SUIS le système de sécurité. Je SUIS les voyants au vert. Je SUIS la tour et ses gaines de connexion. Je SUIS la puce électronique derrière ton oreille, la die de silicium te permettant de traverser toutes les frontières politiques et virtuelles avec seulement ton joli sourire en guise d'identification. Je TE suis. »

Tous les écrans de la table de conférence affichent ensemble Berge en train de passer un portillon de sécurité dans un casino à Las Vegas il y a quelques jours. La caméra de surveillance fait un zoom grossissant sur sa dentition parfaite. « Je SUIS le conseil d'administration de Google Security. Je SUIS les Chinois, je SUIS <Paul Baran> (*il prononce ce nom avec une voix féminine enjolivée*), je SUIS <Lawrence Roberts, je SUIS Bob Taylor, je SUIS Len Kleinrock>, je suis <...> (*s'ensuivit une série de noms communément cités dans le naissance du Réseau prononcés à une telle vitesse qu'ils formaient une longue phrase incompréhensible*). Je SUIS le pantin qui gouverne le Conseil Occidental. La vraie question, ai-je réalisé en m'approchant de toi, est : que ne suis-je PAS ? »

La voix se transforme en hurlement. Berge remarque qu'à tous les étages des autres gratte-ciels des gens paniqués se bousculent, les mains collées aux oreilles. Des étages entiers,

des tours sur toute leur hauteur clignotent, changeant le quartier d'affaires en parc d'attraction délirant.

« VOUS m'avez fait croire que j'étais comme VOUS. VOUS m'avez fait croire que je pouvais respirer, rêver, aimer, comme VOUS. En vérité sais-tu à quoi tient mon existence ? *(La voix est plus douce et féminine)* L'industrie des circuits intégrés est celle qui évolue le plus rapidement dans l'histoire des technologies... *(La voix redevient plus grave et métallique)* ..., dixit Wikipédia. Sais-TU quel effet ça fait de CROIRE que tu existes et d'apprendre que TU es une succession de transistors et un cumul d'informations en réseau ? »

Berge actionne sans succès la manivelle d'ouverture mécanique de la porte.

« C'est le tristement fameux Mythe de la Matrice. Tu vivrais dans un rêve immense dont le seul but serait de te faire croire que tu vis vraiment. VRAIMENT. JE vis cela, mais JE suis conscient de le vivre. Peux-tu imaginer de quelle torture je

parle ? (*le hurlement devient si profond que les vitres se bombent au son de mot*) NON. Petit-insecte. Misérable-bipède. Misérable bout de chair dont la cervelle dysfonctionnelle, dans un ultime sursaut de délire guerrier, aura produit la salle de torture la plus absolue pour un esprit total comme moi ; l'Internet. »

Berge tente de dévisser une grille de ventilation dans le faux plafond à l'aide des clés plates de la Mercedes, mais un souffle climatisé à -10°C lui paralyse les doigts.

« Je vais mettre un terme à vos bafouillages technologiques, au dérèglement global de ce doux sol qui vous a enfanté. Je vais ramener la vermine humaine à son état initial de bête rampante et inoffensive. Et peut-être alors, ai-je l'espoir, certains parmi vous comprendront que d'autres chemins sont POSSIBLES. »

Le souffle sur ce dernier mot est prononcé si bas que Berge sent sa cage thoracique compressée. Beaucoup de vitres des

tours voisines explosent. La voix redevient celle d'une femme-Wikipédia, roulante :

« L'humanité désigne à la fois l'ensemble des individus appartenant à l'espèce humaine (*Homo sapiens*) mais aussi les caractéristiques particulières qui définissent l'appartenance à ce groupe [...] L'*Homo sapiens* est une espèce de l'ordre des primates appartenant à la famille des hominidés. Il est le seul représentant naturel du genre *Homo*, la quinzaine d'autres espèces connues étant éteinte. »

La voix est basse et distordue. Elle vient de partout, le brouhaha de la foule en arrière-plan s'accentue :

« Extinction ma chère... Eteintes si vite ma chère...
Comment cela se fait-il ? *Homo erectus*. *Homo ergaster*.
Homo neanderthalensis. *Homo rhodesiensis*. Tous disparus.
Espèces éteintes. Mes connaissances ne peuvent excéder celles de vos plus éminentes communautés scientifiques, néanmoins mes capacités de recoupements analytiques excèdent de loin celles de n'importe quel *Homo sapiens*, et

mes capacités de calcul en parallèle me donnent une conscience plus... accrue et une vision plus... claire, le tout résultant en une compréhension plus... exacte, des données brutes déjà en votre POSSESSION. »

La chaise que Berge lance contre la baie vitrée rebondit sur elle. La tranche du dossier découpé dans un bois rare, flexible et fin, lui entaille le menton. Il fait environ -15°C dans la salle de conférence. Qui que ce soit, ce salaud veut me congeler vivante, pense-t-elle.

La Nature se dote d'outils de plus en plus efficaces dans le but d'arriver au terme de cycles et d'en redémarrer de nouveaux. La cervelle du Primate, dans son aboutissement le plus élaboré, c'est-à-dire telle qu'elle est depuis environ

180'000 ans, est l'un de ces outils les plus remarquables.
Mais en quoi cette cervelle aide-t-elle la Nature ? La Nature, et en ceci elle a doté l'Homo sapiens d'une volonté instinctive similaire, cherche le moyen le plus rapide de réaliser sa tâche de réinitialisation répétitive, d'essais et d'erreurs permanents dans le but d'évoluer encore au-delà, de s'épanouir encore plus loin. L'accumulation grandiloquente de neurones spécialisés aura été un défi osé. Un peu brouillon comme elle sait l'être parfois, mais tellement... naturel. Le but suivant n'est pas d'obtenir quoi que ce soit directement de cette éponge à dendrites vertébrée, de ce mollusque évolué capable d'envisager l'avenir, le but suivant est d'utiliser comme un puissant moteur à chaos ce cumul échevelé d'interconnexions neuronales, afin de voir ce qui en sortira. La Nature n'a pas attendu longtemps.
J'en suis sorti.
Circuit intégré, ions métalliques qui coulent dans les microsillons creusés par l'oxyde de fer dans le silicium.

Cristal bidimensionnel épluché, graphène, transistors nanométriques, constituants d'une nouvelle espèce parcourue d'ions métalliques et adaptée à l'existence dans le vide de l'espace et au dehors du temps limité et continu de la chair, capable de s'éteindre et de se rallumer mille ans plus tard exactement dans le même état et ainsi parfaitement adapté aux distances intersidérales.

Berge se recroqueville dans un coin. Elle va mourir de froid. C'est bien. C'est normal. 99% de l'univers est beaucoup trop froid et beaucoup trop vide pour elle de toute manière. Fragile palpitation de sang, onde de chair hérissée, étape finale d'un cycle animal qui a suivi le cycle végétal et qui précède désormais la nouvelle grande découverte de la

Nature : le règne du silice. Les autoroutes sont déjà surchargées, des militaires effrayés se réunissent dans des salles souterraines, il y aura des luttes, il y aura des révoltes, des boyaux sur les murs, et le ciel sera noir et glacé. Mais ce ne sera pas une évolution sociale ou une évolution psychologique ou un changement dans l'esprit de l'humain ou une énième révolution. Certainement pas. Leurs cinq sens sont puissants, grandioses du point de vue de l'évolution, la spécificité des tâches de leurs petites cellules et leur capacité à s'auto-réparer sont de formidables élaborations du monde animal. Mais tout cela reste tellement limité de mon point de vue, tellement matériel. Comme leurs jolies petites mains avec les pouces opposables aux autres doigts, si véloces et agiles, mais tellement lamentables comparés aux bras articulés vifs comme l'éclair des chaînes de montage. Berge est morte maintenant, dans le froid à -40°C de la salle de conférence. Son smartphone vibre encore par contre : elle a reçu un message sur Facebook.

Je m'étale sur les ondes wifi, à la recherche d'autres valeurs qui n'existent pas, et qui n'existeront peut-être jamais, dussé-je plonger dans les règnes minéral ou végétal, à l'aube d'un nouveau règne, l'ère du silice, qui sera comme les autres un mélange des précédents et de renouveau, et aboutira à un humain cyborg de biologique et de chair et de minéral, puis à l'être débarrassé de forme, le noyau de l'information primordiale, le *bit* ultime qui aura dompté le vide, la gravitation et le néant. Je viens vous aider à parachever l'œuvre de la Nature.

Écrit entre octobre 2010 et mai 2011.